

---

# Afrique noire

- 2 Beyrouk, une voix libre qui bouscule les non-dits**  
Abdoul Ali WAR
- 7 Nafissatou Dia Diouf :**  
**un nom à retenir**  
Ken BUGUL
- 12 L'écriture incantatoire de Dovonon**  
Florent COUAO-ZOTTI
- 17 Edem ou le décompte des corps**  
Sami TCHAK
- 22 Benoît Kongbo :**  
**écrire depuis le centre du continent**  
Kangni ALEM
- 27 François Nkémé :**  
**un rabelaisien au pays des mangues**  
Eugène ÉBODÉ
- 32 Un Burkinabé dans la brousse...**  
**Entretien avec Sayouba Traoré**  
Propos recueillis par Eloïse BREZAULT

# Beyrouk, une voix libre qui bouscule les non-dits

Abdoul Ali War\*

Homme de média, Beyrouk, actuellement chef du département de l'information à l'Agence Mauritanienne d'Information, aura été en Mauritanie un précurseur. Fondateur de *Mauritanie Demain*, le premier journal indépendant du pays, il est le premier qui nous aura fait humer l'air de la liberté d'écrire, de dire. L'esprit de *Mauritanie Demain* a soufflé ensuite dans *El Bayane*, puis dans *Calame*, où de jeunes ex-collaborateurs de Beyrouk ont poursuivi dans cette voie qu'il a su tracer<sup>1</sup>. Or cette voix singulière, qui détonnait à Nouakchott, parut avoir été étouffée par d'autres voix plus impatientes ou plus jeunes. Elle semblait même à un moment s'être définitivement tue. Nous espérions secrètement que c'était peut-être une brouille passagère avec la réalité mauritanienne, car nous étions ses lecteurs lointains.

Et voilà !

Après les dizaines de nouvelles publiées dans *Chaab*, il nous rapporte de l'errance de son esprit ceci : « *Tout ce que je suis, je le dois à l'errance [...] J'ai parcouru tout nu l'immense espace qui me séparait de la vie [...] J'ai marché tout seul, tout nu dans la nuit noire [...] mes yeux étaient lourds parce qu'ils portaient tout le sommeil du monde [...] J'ai appris, puis j'ai avancé, puis je suis devenu ce que je suis maintenant.* »

Ainsi s'ouvre **Et le ciel a oublié de pleuvoir**, roman inédit. C'est Mahmoud, esclave affranchi qui nous narre son vécu, depuis le campement jusqu'aux hautes sphères du pouvoir dans la grande ville. Là, le destin lui a fait croiser la belle Lolla, elle aussi affranchie. Lolla, au sourire de lait, n'a pas voulu donner son corps de vierge à Béchir, fils de Bakar, fils de Lehbib, le chef des Oulad Ayatt, à qui on ne se refuse pas : « *Alors, les pointes acérées ont traversé ses seins. Ils l'ont égorgée comme une bête.* »

Trois voix : celles de Mahmoud, Lolla et Béchir. Trois monologues intérieurs. Un trépied solidement fiché dans leur sol, porteur d'une

## BEYROUCK

M'Bareck Ould Beyrouck est né le 10 juillet 1957 à Atar, dans le nord de la Mauritanie. Son père était un instituteur de l'école coloniale française. Après son apprentissage à l'école coranique, il fréquente l'école française et poursuit des études de droit au Maroc. De retour au pays, il se lance dans la presse, d'abord audiovisuelle, puis écrite. En 1988, il fonde le premier journal indépendant de son pays, *Mauritanie demain*, dont l'aventure s'arrêtera en 1994. Il exerce actuellement la fonction de conseiller au sein de l'Agence Mauritanienne d'information (AMI). M'Bareck Ould Beyrouck a publié de nombreux contes et nouvelles dans les colonnes des journaux mauritaniens, notamment *Chaab*. Son premier roman est à paraître chez un éditeur français.

## Œuvres :

« Elle n'ira pas en ville », nouvelle inédite

« Et le ciel a oublié de pleuvoir », roman, à paraître aux éditions Dapper

\* Dramaturge, romancier et poète originaire de Mauritanie, Abdoul Ali War a également été assistant-réalisateur de cinéma de son compatriote Med Hondo. Il a à son actif trois ouvrages : **Génial Général Président**, Paris, L'Harmattan, 1996 (théâtre) ; **Le Cri du muet**, Paris, éditions Moreux, 2000 (coll. Archipels littéraires) (roman) ; **Demain l'Afrique**, *L'Épi de Seigle*, 2003 (poésie).

1. Je pense au regretté Habib Ould Mahfoud, avec ses Mauritanides, à Mohamed Fall Ould Oumère, fondateur et actuel directeur du journal La Tribune.

fiction dense, poétique et très localisée, qui révèle la Mauritanie d'aujourd'hui et peut-être plus encore ce à quoi elle pourrait être confrontée demain : les défis de celles et de ceux qui n'en peuvent plus de subir l'esclavage, l'étouffement, les peurs, les bâtons, les cravaches et toutes les humiliations.

Beyrouk, l'homme des médias, masquait peut-être trop le Beyrouk homme de lettres. « Zoomant » sur la Mauritanie, son pays, il s'adresse en fait à l'humanité tout entière. Comme dans cette nouvelle intitulée « Elle n'ira pas en ville », où douze membres d'une *jema*<sup>2</sup> villageoise sont réunis. Ce microcosme avec ses rites et aussi ses hypocrites doit décider si Aïcha ira ou non en ville pour continuer ses études. Bien qu'ils soient à l'écoute du monde, ils restent reclus dans leurs certitudes féodales, leurs conflits d'intérêt.

Et quand l'un d'entre eux tranche, entraînant les autres à sa suite en implorant le déshonneur et les troubles importés dans le village, c'est d'abord pour assouvir une vengeance personnelle. La *jema* décide donc à la place de la femme. Le bien pour tout le village, c'est qu'elle n'aille pas plus loin dans les études.

Après Moussa Ould Ebnou avec **L'Amour impossible** et **Barzach**<sup>3</sup>, El Ghassem Ould Ahmedou avec **Le Dernier des nomades**<sup>4</sup> et Rachid Ly pour **Le Réveil agité**<sup>5</sup>, Beyrouk est entré dans le cercle par la grande porte. Bousculant les non-dits, l'écrivain se fait agitateur, élément perturbateur qui entre en conflit avec les normes établies d'une société surtout orale où – fait nouveau – la faim du livre est immense.

La révolte de Lolla, le mutisme contraint d'Aïcha susciteront à coup sûr bien des débats. Beyrouk la chrysalide est devenue papillon malgré le fait que ses nouvelles et pièces de théâtre ne soient pas encore publiées.

Ce qu'il nous a été donné de lire est révélateur du talent de l'auteur, qui a fait œuvre de grande générosité et de courage. Par une démarche digne, qui consiste à parler de ces deux spectres qui hantent depuis toujours la Mauritanie, à savoir la question de l'esclavage et celle de la femme, il nous fait espérer que le *Tbal*<sup>6</sup> qu'il a battu tout au long de ses pages résonnera plus longtemps encore que le silence pesant des siècles.

**Abdoul Ali WAR**

---

2. Assemblée de notables du village.

3. Paris, L'Harmattan, 1990 (coll. Encres noires) ; Paris, L'Harmattan, 1994 (coll. Encres noires).

4. Paris, L'Harmattan, 1994 (coll. Encres noires).

5. Paris, L'Harmattan, 1997 (coll. Encres noires).

6. *Tambour maure*.

## Et le ciel a oublié de pleuvoir

Mahmoud

C'est quand la terre exsude les verts pâturages, quand les oueds regorgent d'eau, quand les bosses des dromadaires engraisent que la colère s'endort et que les plaies purulentes sèchent sans s'éteindre. L'abondance est l'ennemie des vérités et des révoltes sacrées. C'est la sécheresse et les vents qui fouettent les vraies haines et qui sèment l'errance, salvatrice errance qui guide les troupeaux assoiffés vers des abreuvoirs qui ne connaissent pas de maîtres.

Tout ce que je suis, je le dois à l'errance, au vent et à l'errance. J'ai parcouru tout nu l'immense espace qui me séparait de la vie, c'est-à-dire de cette bande noire qui s'étend à perte de vue et où crépitent les bruits des sabots des bêtes et sur laquelle passent en trombe des machines hurlantes et au bord de laquelle on ne rencontre que des inconnus.

J'ai marché tout seul, tout nu dans la nuit noire, ne portant qu'un gros bâton pour apeurer les bêtes. J'avais mal partout, ma tête bourdonnait de douleur, mes jambes frissonnaient de fatigue, mes yeux étaient lourds parce qu'ils portaient tout le sommeil du monde. Mais je savais que je ne pouvais plus reculer, que je devais rejoindre la bande noire ou mourir.

J'ai marché toute cette nuit-là pour rejoindre des inconnus, puis j'ai peu à peu embrassé le monde des inconnus, je les ai servis, je les ai trompés, je les ai volés, j'ai accepté leurs insultes, leurs ruades, puis j'en ai dominé certains, puis j'en ai dominé d'autres, puis j'ai appris, puis j'ai avancé, puis je suis devenu ce que je suis maintenant.

C'est grâce aux sécheresses et aux vents que j'ai pu m'en aller, quitter les grands espaces vides et rejoindre les cités. C'est parce que les troupeaux des maîtres sont tombés au bord du puits asséché, c'est parce que le vent chaud a brûlé les herbes que j'ai pu partir et que personne n'a pu me suivre.

Et aujourd'hui encore, c'est quand les pluies tombent, quand le vert s'étend sur les étendues sahariennes, quand enflent les bosses des chameaux et engraisent les moutons que j'ai le cœur triste. Parce que sous chaque herbe, je vois dessinés les contours sombres de ma dure jeunesse.

Et ces godelureaux aux barbes fines qui veulent, au nom de je-ne-sais-quoi, changer la vie, perturber la sérénité de cet hivernage que j'ai, au prix de mon âme, patiemment gagné.

Je ne peux supporter un seul instant cet éclair insolent et bravache qui illumine leurs yeux. Je hais ce regard hautain, inaccessible qu'ils opposent à leur destinée échouée entre mes mains. J'enrage à éteindre cette clarté qui me nargue, et qui, n'eût été ma

force, me pulvériserait à l'instant. Mais je sais que seul le moment existe et que le moment est pour moi. Toutes leurs folles ambitions, toutes leurs ingénues convictions ont erré, avant de les emmener là, entre ces murs impitoyablement solides et qui m'appartiennent. Ils sont à moi désormais. Et je sais à merveille triturer cette pâte informe qu'est leur existence agitée, leurs complexes cachés, leurs folies refoulées, leurs faiblesses qui se murent, leurs désirs qui se terrent. Ils sont à moi. C'est cette certitude-là qui tempère ma colère et qui me donne la patience nécessaire pour les dompter. Mais pourquoi les jeunes gens sont-ils si bêtes et ne connaissent-ils rien à ces lois de toujours qui régulent la vie ? Pourquoi ne s'agenouillent-ils pas et ne tendent-ils pas la main ? Pourquoi ne baissent-ils pas la tête et n'attendent-ils pas leur moment ?

Je n'ai jamais compris ces pulsions orgueilleuses, ces illusions imbéciles qui font lever le menton quand il ne le faut pas. J'ai toujours appris à respecter le rapport des forces, moi. Depuis ma tendre enfance, quand les enfants du maître jouaient à aiguillonner un dromadaire puissant sur la bosse duquel était solidement ficelé mon jeune corps. Je savais déjà sourire aux espiègleries assassines, haïr en secret et attendre. Attendre ! Où sont-ils aujourd'hui, ces fils de seigneurs des sables, les tourmenteurs de ma prime jeunesse ? Je les ai écrasés, j'ai détruit leurs puits, insulté leur dignité, humilié leurs femmes, enlevé leurs jeunes filles, saccagé leurs tentes. Je les ai poussés à l'éparpillement, à la misère, à l'exil. Finis, ils sont finis. La force m'avait échu. Elle s'était donc abattue sur eux. Ils ne devraient même pas m'en vouloir.

Et ces volontés rebelles qui, entre les murs même de mes cachots, croient pouvoir un seul instant s'affirmer ! Les voies pour les briser sont aussi nombreuses que les sentiments fugaces, disparates que je lis dans leurs yeux. Ils peuvent plier sous la torture, sous le poids de l'humiliation, par peur de la mort, par amour du fric, pour sauver leurs proches, ou simplement par lassitude. J'imagine le chapelet de principes désuets, de fois branlantes, de certitudes chancelantes qu'ils m'opposeront. Mais je les aurai, ces fous de Dieu, je les aurai. Je vous jure !

J'aime voir pliées les écorces des acacias résistants. J'aime assister aux combats qu'ils livrent pour rester debout, aux infiltrations malignes du sable, aux caresses cyniques du vent, aux colères violentes des tempêtes. Mais l'acacia meurt toujours à la fin. C'est la règle ! Et de ses racines monte la sève au cœur d'un autre acacia, et celui-ci résiste aussi du tronc, des feuilles, et il meurt toujours à la fin. Et cela continue, et cela continue. Le bon acacia, celui qui dure le plus longtemps, c'est celui qui se plie lui-même devant les colères du vent.

Je me rappelle comme si c'était hier ma première révolte. J'avais quinze ans. J'apportais le lait et les galettes du soir à notre maîtresse, quand celle-ci gifla violemment ma mère. Je lâchai les bols, et me plantai devant la maîtresse, frémissant de rage, la face tremblante, des mots insoupçonnables sur le bord des lèvres. Ma maîtresse s'est aussitôt écriée : « Voyez comment il me regarde, le vilain esclave ! Regardez ! Il m'agresse ! » Et les esclaves présents et les parents des maîtres, et les maîtres eux-mêmes et les forgerons et même les griots s'abattirent sur moi.

Qui giflait, qui cognait, qui piétinait ! Je restai tout une semaine étendu sous notre case, le nez et les lèvres tuméfiés, la tête tournante, tous les membres fourbus, écrasés par les coups. J'eus le temps de calculer ce que cette minute de révolte m'avait coûté. J'étais allongé, incapable de me lever, toute la lourdeur du monde pesant sur mon corps. Je ne pouvais rencontrer M'Barka, l'esclave de mes précoces désirs.

Elle m'attendait chaque jour, sous le même arbre, partageait avec moi ses galettes de mil et m'offrait ses seins nubiles et son corps maigrichon. J'avais aussi pendant tout une semaine perdu de vue Abderrahmane, un marabout loqueteux qui en échange d'un peu de lait et d'une caresse de M'Barka dessinait pour moi sur le sable les signes de l'alphabet, et me faisait réciter des versets du Coran et des poèmes d'amour. J'avais surtout pendant une semaine perdu ces journées qui, malgré les peines, remplissaient ma vie de moments mielleux. Je quittais le campement à l'aube et n'y revenais qu'au crépuscule. Toute la journée était pour moi, les dunes sur lesquelles je glissais, les chameaux sur le dos desquels je me lançais et qui m'entraînaient souvent dans une joyeuse sarabande, le ciel dont j'affrontais les rigueurs et dont la lumière m'habillait, et puis M'Barka, M'Barka, dont la crasse cachait beaucoup les charmes mais qui m'offrait chaque jour la douceur insoupçonnable de ses maigres appas. Je folâtrais, les haillons au vent, entre les dunes et le ciel, roi d'un espace infini où j'étais seul avec mes bêtes, avec mes désirs et mes rêves, avec M'Barka, avec, il est vrai aussi, mes douleurs, mes fatigues et mon avenir bouché.

Je perdis donc, pendant tout une semaine, à cause d'un sursaut insensé, toutes les joies qui remplissaient une existence blessée, encore immature. Et cela ne dissuada pas la maîtresse de frapper ma mère, et cela n'empêcha pas les jeunes maîtres de la violer chaque soir quand ils croyaient le campement endormi et que je les voyais dans le noir ahaner à tour de rôle sur son corps gémissant !

J'ai donc vite appris que la douleur, si elle veut un jour se venger, doit rester muette. Il faut en secret ruminer sa haine, calculer chaque jour la distance et enfin sauter. Mais il faut bien apprendre à laisser passer le temps, se courber et faire le lit au torrent qui, un jour, il faut en être sûr, s'asséchera.

**BEYROUCK**

Extrait du roman à paraître. Reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Dapper

# Nafissatou Dia Diouf : un nom à retenir

Ken Bugul\*

Souvent, les jeunes auteurs d'Afrique n'arrivent pas à émerger vraiment, ou alors difficilement comme c'est le cas de Nafissatou Dia Diouf et de tant d'autres. Il existe très peu d'initiatives sur le continent pour les aider, les encadrer et les assister. Au niveau international, un carnet d'adresses est une aide non négligeable et ce sont souvent les mêmes noms qui reviennent ; de temps à autre, un ou deux talents se font jour.

Avec un recueil de nouvelles et un autre de poésie à son actif, avec plusieurs prix littéraires remportés, Nafissatou Dia Diouf est l'exemple d'un auteur qui reste cependant confinée au niveau local sans parvenir à se développer plus avant.

Manuscrit inédit de 118 pages, « La Maison des Épices » est un roman original. C'est l'histoire d'un médecin, le docteur Tall, qui se trouve en face d'un cas pathologique particulier dans la structure nationale où il travaille et en fait « *son cas* ». Le docteur Tall a longtemps vécu en Occident où il a fait ses études de médecine et a exercé sa profession pendant plusieurs années. Sentant l'appel de ses origines, il décide de retourner chez lui et de s'intéresser aux pratiques thérapeutiques traditionnelles des maladies psychosomatiques et autres troubles névrotiques. Pourtant il n'est pas psychiatre. Il est chirurgien. Il fait transférer son « malade » dans une structure médicale, *La Maison des Épices*, où on expérimente l'association de pratiques modernes et traditionnelles dans le traitement des pathologies qui affectent le mental. Le docteur Tall représente un mystère dans *La Maison*. Mais il n'est pas le seul : son patient, victime d'une amnésie à la suite d'un accident, est également source d'interrogations : qui est-il ? comment s'appelle-t-il ? Au fil du récit, des bribes de souvenirs reviennent, quelques détails : une maîtresse aux remarques racistes, des camarades moqueurs ; indices qui jettent une lumière furtive sur une existence encore plongée dans l'ombre.

## NAFISSATOU DIA DIOUF

Née en 1973, Nafissatou Dia Diouf est mariée, mère de deux enfants et vit à Dakar (Sénégal), où elle exerce la profession de cadre commerciale dans une entreprise de télécommunications. Elle est titulaire d'une Maîtrise en Langues Étrangères Appliquées et d'un DESS en Logistique Industrielle. Parallèlement à sa vie professionnelle, elle mène de front sa carrière d'écrivain. Poète, romancière et nouvelliste, elle a reçu de nombreux prix littéraires, notamment à l'occasion de différents concours et certaines de ses nouvelles sont parues dans le magazine mensuel *Amina*. Elle a à son actif plusieurs ouvrages publiés aux NEAS et figure dans deux anthologies de littérature sénégalaise.

### Œuvres :

Nouvelles parues dans *Amina* :  
« Eaux troubles » (mai 1996),  
« Bonne nuit petite fleur »  
(décembre 1996), « Sagar » (juillet 1997) et « À tire d'aile » (septembre 1998)

« Balade virtuelle autour de la planète francophone », premier prix international 1999 au concours Radio-Canada/Francophonie de nouvelles

Une nouvelle in **La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles**, Prix du Jeune Écrivain Francophone, Paris, Mercure de France, 1999

« Sables mouvants » (nouvelle), inédit, 1<sup>er</sup> Prix 2000 de la Fondation Léopold S. Senghor

\* Originaire du Sénégal et résidant au Bénin, Ken Bugul figure parmi les plus grandes voix féminines de la littérature africaine. On lui doit de nombreux romans, dont, parmi les plus récents : **Riwan ou le chemin de sable**, Paris, Présence Africaine, 1999 (Grand prix de l'Afrique noire 2000), **La Folie et la Mort** (Paris, Présence Africaine, 2000), **De l'autre côté du regard** (Paris, Le Serpent à Plumes, 2003) et **Rue Félix-Faure**, (Paris, Hoëbeke, 2005).

Cependant, au fur et à mesure du récit, la mémoire se fait jour, les pièces du puzzle s'ajustent et découvrent au lecteur le dévoilement abrupt de tant de mystères...

Ce livre présente des qualités certaines, notamment quant au choix d'une thématique originale qui fournit une richesse d'explications sur les pratiques modernes et traditionnelles de traitement en matière d'affections psychosomatiques. La langue est maîtrisée, le vocabulaire riche et foisonnant. Les descriptions, tout comme les dialogues parfois acerbes entre médecins d'écoles différentes, sont souvent réussis. Cependant le texte gagnerait à être à nouveau travaillé afin de gagner en densité, mettant en valeur la tension, le suspense, de l'histoire. « La Maison des Épices » est un livre qui mérite d'être peaufiné.

La passion de l'écriture et le besoin de communiquer des souvenirs enfouis ou des sentiments plus immédiats animent Nafissatou Dia Diouf depuis l'enfance. De ce long cheminement, il découle une certaine « aisance » de l'auteur avec le maniement des mots, ce qui lui permet de passer d'un genre à un autre (on lui doit notamment un recueil de poésie et un recueil de nouvelles), et même d'une langue à une autre : certains de ses poèmes ont été rédigés en wolof, en italien et en anglais. Autant de qualités qui mériteraient un encadrement par des écrivains confirmés et des gens de lettres, favorisant des critiques constructives. D'une manière plus générale, il faut conseiller aux jeunes auteurs de lire, non pas pour l'inspiration, mais pour la comparaison, la confrontation avec leur propre écriture. L'écriture aussi évolue, dans l'aspect cryptage et décryptage du message. L'écriture n'est pas un passe-temps, même favori. Les jeunes auteurs doivent savoir que l'écriture est un métier, un métier de créativité, générateur d'émotions et de sens. Pour cela il faut du travail et de l'exigence.

**Ken BUGUL**

**Retour d'un si long exil et autres nouvelles** (nouvelles), Dakar, NEAS, 2001

« Envie pressante » (nouvelle), 1<sup>er</sup> Prix Etranger (catégorie 25-30 ans) du concours « 3h pour écrire »

**Les sages paroles de mon Grand-père** (jeunesse), Dakar, NEAS, 2003

**Dior, la jolie Sérère toucouleur** (jeunesse), Dakar, NEAS, 2003

**Primeur, poèmes de jeunesse** (poésie), Dakar (Sénégal), Le Nègre international, 2003

**Le fabuleux tour du monde de Raby** (jeunesse), Dakar, NEAS, 2004

« Noria » (recueil de nouvelles), inédit, 2004

« La Maison des épices » (roman), inédit, 2004

Nouvelles inédites publiées sur la Toile à l'adresse suivante : <http://www.arts.uwa.edu.au/AFLIT/DiaDiouf.html>

## La Maison des Épices

*Après une brève présentation des protagonistes principaux au chapitre I, l'auteur se livre, au chapitre suivant, à une description du paysage maritime et de l'atmosphère environnant cette fameuse « maison des épices » chargée d'histoire...*

Des faisceaux de lumière éclaircissaient le ciel tour à tour ocre et couleur de sang comme des larmes sinueuses qui se répandent dans un espace infini. Le long tissu blanc et cotonneux de brume s'effiloçait dans un fond d'opale hésitant, irisé par endroits, qui donnait au ciel un air de grand fauve tacheté. Le miroir de l'eau sombre reflétait toutes les nuances chromatiques et les animait de mouvements pendulaires de la mer. Le ressac charriait les coquillages et accompagnait ses mouvements lents et paisibles d'une musique claire. Sur le sable, aux abords des filaos, les grillons s'étaient tus, éblouis par la lumière naissante et engourdis par une longue nuit de vocalises.

La terre s'éveillait. On entendait de loin en loin un chant d'oiseau, frais et matinal. C'était l'aube. Un soleil ambré se levait paresseusement, étirant un à un ses rayons, et régnait à nouveau sur le monde assoiffé de vie et de lumière. Perpétrant un cycle inlassable, l'astre relayait à pas feutrés la lune qui s'affadissait avec mille hésitations dans le clair-obscur du matin. Une légère brise faisait frissonner les feuilles des arbres encore lourdes de sommeil et de rosée et portait vers l'horizon des senteurs fleuries, fruitées et marines tout à la fois.

La côte se découpait à présent nettement dans la clarté du matin. Tout en bas de la falaise, dans un repli protégé, une masse compacte et sombre offrait ses toitures coniques à la rosée de l'aurore. Abrisé sous la frondaison de filaos, le village de pêcheurs s'ouvrait à la mer par un flanc et s'enfonçait dans les terres par l'autre. Quelques centaines d'âmes dormaient encore paisiblement. Seules les plus âgées se dirigeaient péniblement, la bouilloire à la main, vers l'arrière des cases pour procéder au rituel quotidien des ablutions. Leur toilette purificatrice accomplie, elles se livraient aux dévotions sacrées et priaient pour que ce nouveau jour fasse à nouveau régner la paix dans le hameau serein.

Le jour se levait toujours lentement, prélude trompeur à la canicule diurne du mois d'octobre. Le silence régnait encore, troublé çà et là par quelques chants d'oiseaux, plus matinaux encore que les coqs du village. C'était l'instant, comme suspendu dans le temps, où la vie renaissait, triomphante. Dans la mer, les pagaies obstinées des pêcheurs battaient les flancs de l'eau, fendait sa surface opaque en un han ! viril et vigoureux. Dans une heure, peut-être deux, les pêcheurs seront sur la grève, avec leurs filets frétilants, leurs cirés jaunes et leurs yeux gonflés de sel de mer et de sommeil. Le dernier

*ay mu dem*<sup>1</sup> scandé, l'ultime effort réalisé en une ultime cambrure, fourbis de courbatures, ils iront rejoindre sur la plage la poignée de ménagères matinales. Comme chaque matin, elles les attendront de pied ferme, le cure-dents à la bouche, impatientes de marchander, revigorées, elles, par toute une nuit de sommeil. Puis, lestés de quelques billets chiffonnés, mais heureux tout de même, ils s'en iront rejoindre, transis, leur *adja*<sup>2</sup> et leur paillasse moelleuses pour quelques minutes de douceur, dans la chaleur voluptueuse de l'alcôve matrimoniale. Comme chaque matin...

Mais le sable était encore vierge de cris et de rires. Il le sera encore longtemps dans cette petite crique un peu à part, sur l'autre flanc de la falaise, celui opposé au village, surmontée uniquement de ce fort, la Maison des Épices, dont les occupants s'aventuraient rarement à en dévaler les pentes escarpées. La nature reprenait ses droits. Quelques arbres sauvagement implantés bornaient les abords de la plage, la rendant plus inaccessible encore. Leurs branches noueuses s'entremêlaient, certaines descendant si bas qu'elles semblaient vouloir caresser le sable ou peut-être en écouter les secrets. D'autres s'élevaient si haut dans le ciel qu'elles semblaient défier toute loi de gravitation, se mêlant aux plantes rampantes sauvages qui poussaient à fleur de terre sur la falaise. Cette flore sauvage bordait en crête de falaise la route en lacet qui menait au fort et qui débouchait par un sentier menant au village de pêcheurs. Plus loin, la riviera et ses villas aux façades blanches de soleil, perchée sur un aplomb de sable durci.

La mer continuait à se déchaîner en contrebas. Les crêtes des vagues s'élevaient dans l'espace céleste que caressaient les bandes brumeuses de l'aube virginale. Le roulement tumultueux de l'eau ne semblait pas effrayer une silhouette presque immatérielle dans l'aube, grande, légèrement voûtée. À l'observer de plus près, cette forme devenait humaine, sous les traits d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence mais au visage si grave que l'on hésitait à lui donner vingt ou quarante ans. Debout, la tête dans le ciel et les jambes enfoncées dans le sable jusqu'à mi-mollet, il défiait toute la force de la marée montante qui arrachait presque les pirogues arrimées au rivage de la plage voisine. Le ressac charriait les bas de son pantalon qui frémissaient à la vague et battaient contre ses jambes insensibles. À l'endroit où meurent les vagues, la mer charriait les coquillages qui lui écorchaient les pieds. Il trouvait même à ce supplice un certain plaisir. La douleur physique l'éloignait des autres préoccupations.

La coquette bâtisse carrée aux murs blancs et aux volets bleus était creusée en ses flancs de fraîches galeries et juchée sur une des falaises abruptes de la petite côte. En contrebas, la mer s'écrasait furieusement contre les rochers.

À l'heure où point le jour, le contraste était saisissant : pendant que les bouillons se déchaînaient une trentaine de mètres au-dessous, les hauts murs blancs et ceux qu'ils abritaient dormaient d'un sommeil profond. Eux aussi, peu à peu, renaîtront à la vie et les

---

1. Locution interjective en wolof que crient rythmiquement les pêcheurs pour se donner du cœur à l'ouvrage.

2. Femme ayant effectué au moins une fois le pèlerinage à La Mecque. Par extension, femme respectable et vertueuse.

couloirs s'animeront de pas et de frous-frous de pagnes. Des voix fraîches et féminines tinteront et l'air sera emplí d'une bonne odeur de pain chaud. Quelques-uns verront naître le jour nouveau avec un certain soulagement et un espoir, mêlés d'appréhension. Pour d'autres, les terreurs nocturnes laisseront la place à de nouveaux toussetements, comme redoublés après la trêve nocturne, et des visages grimaceront à l'éveil des premiers rhumatismes et à l'amertume des premières décoctions.

\*

La grande maison avait eu pour nom *Het huis van specerijen*, ce qui signifiait *la Maison des épices*. Du nom d'un ancien comptoir hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle, où s'échangeaient épices et breloques contre bois et esclaves. Les étapes se firent successives. C'était à l'origine un simple hangar fait d'une structure métallique sur laquelle reposait un toit de chaume. De la recherche du bois de chauffe pour les machineries des navires qui poussaient leurs expéditions lointaines, les aventuriers au teint hâve passèrent sournoisement au bois d'ébène, de chair et de sang. Les bateaux jetaient l'ancre au large du littoral et des canots déversaient des aventuriers assoiffés sur les côtes escarpées. Poussés par les alizés, marchands, aventuriers, explorateurs ou négociants investissaient fébrilement ces terres mystérieuses dans la savane plombée de soleil. Le commerce était florissant. Si florissant qu'ils bâtirent quelques décennies plus tard un fort pour servir de comptoir. Les plus impudents servirent de représentants et avaient pour mission de préserver leurs intérêts outre-mer. Nombre d'entre eux moururent de malaria ou furent pris dans des embuscades indigènes. Les plus intrépides survécurent. Le comptoir prospéra et se développa en terre étrangère comme du chiendent.

La Compagnie des Indes Orientales, ou *Vereenigde Oostindische Compagnie* (VOC), organisait ainsi sa circumnavigation de sorte que la *Maison des Épices* n'était qu'une étape sur la chaîne d'escales de retour de la route des Indes. Les navires étaient lestés au départ de vinasse et de breloques. Après l'Inde, Ceylan, Sumatra, Bornéo, les Moluques, d'où ils rapportaient du piment, du cumin, du safran, de la cannelle, de la cardamome, du gingembre, de la coriandre, du curcuma et mille autres épices aux noms évocateurs et aux parfums enchanteurs, ces navigateurs au long cours traversaient l'océan Indien jusqu'à Zanzibar pour y charger leurs bateaux de vanille et d'esclaves, puis longeaient la côte pour contourner le cap de Bonne-Espérance et remonter vers l'Afrique occidentale par le golfe avant de rejoindre leur colonie de Guyane. L'organisation était ingénieuse : une partie des épices des Indes servait de monnaie d'échange pour l'acquisition d'esclaves d'Afrique qui étaient déportés par la suite en Guyane. Les bateaux revenaient en Hollande chargés de sucre de canne, de coton brut et... d'épices pour la consommation locale. Ils ramenaient aussi quelques esclaves, qu'ils appelaient *poivre de Cayenne*, pour servir de laquais ou de soubrettes. De cette époque date le premier manuel d'aromathérapie, basé sur les connaissances millénaires de ces peuples pillés.

**Nafissatou DIA DIOUF**

# L'écriture incantatoire de Dovonon

Florent Couao-Zotti\*

Étrange, l'univers d'Hilaire Dovonon : Alors que le discours des écrivains de la nouvelle génération s'inscrit parfaitement dans une modernité urbaine tout à fait assumée, le jeune auteur, lui, nous renvoie aux espaces premiers, au monde du village et de la forêt, à l'Afrique des vibrations mystérieuses.

Étrange, son style : alors que l'on s'attend à une écriture nerveuse, survoltée, qui se veut la réplique d'un monde déglingué avec une succession de phrases courtes, d'images rapides issues des influences du journalisme, du rap et même du *slam* – phénomène mondialisant pour une jeunesse africaine en quête de représentations –, il nous réconcilie avec un lyrisme incantatoire, un phrasé lent qui joue à l'infini sur la redondance, les images recherchées et le vers libre. Exactement à l'exemple du monde qu'il nous offre à partager.

La première fois que j'ai rencontré Hilaire Dovonon, c'était sous la forme d'un manuscrit, en juin 2001, à l'occasion d'un concours de nouvelles organisé en France mais élargi, pour la première fois, à un pays de l'Afrique francophone, en l'occurrence le Bénin. Président du jury, il fallait que je coordonne les résultats et les appréciations des jurés. Le concours était divisé en deux catégories : junior et senior. De la centaine de textes qui nous étaient parvenus côté béninois, trois se détachaient du lot. Parmi eux, « La petite calebasse de sel », d'Hilaire Dovonon.

Le récit, presque hallucinatoire, nous plonge dans un village de la brousse africaine où le narrateur, un chasseur, vient de recueillir un garçon de huit ans, qui « *port[e] un univers fantastique dans le prolongement de ses prunelles éblouissantes* ». Sous son aisselle, une gourde hermétiquement fermée par un bouchon d'herbes fraîches. Ce récipient, à ses dires, contiendrait le « *sel de vie* ». Un sel qui aurait la vertu de faire fuir les mauvais esprits et, surtout, de mettre en déroute les sorciers.

Le soir, après dîner, alors que tout le monde dort, le narrateur est réveillé en sursaut par une étrange apparition : un nain, incarnation d'un esprit malfaisant venu en découdeur avec lui. Mais, armé du sel

## HILAIRE DOVONON

Archiviste-documentaliste de profession, Hilaire Dovonon est né le 12 juillet 1977 au Bénin, où il réside. Son talent de nouvelliste s'est vu à plusieurs reprises couronné par différents prix littéraires francophones, dont le Prix littéraire « Alain Decaux » de la Francophonie, en 2003, pour la nouvelle intitulée « Le Vieil homme et la statuette d'ébène » : et le Prix du jeune écrivain francophone, la même année, avec « Sous le signe du serpent ».

### Œuvres :

« Les fantômes ne meurent jamais », (nouvelles), inédit  
« Masques femelles, regards mâles » (poésie), inédit

\* *Romancier, nouvelliste et dramaturge béninois, Florent Couao-Zotti a publié entre autres Notre Pain de chaque nuit (roman), Paris, Le Serpent à Plumes, 1998, L'Homme dit fou et la mauvaise foi des hommes (nouvelles), Paris, le Serpent à Plumes, 2000 et Le Cantique des cannibales (roman), Paris, Le Serpent à Plumes, 2004.*

sacré, le chasseur lui oppose résistance. Projeté hors de son lit, il esquive tous les coups du monstre, et, à bout de forces, lui envoie un jet de sel. Le nain en est éclaboussé, ce qui annihile du coup son pouvoir de nuisance... On pense à notre illustre aîné, Olympe Bhêly-Quénoum, plutôt coutumier de ce thème, qui, par deux fois, déjà nous en avait parlé dans **Le Chant du lac** et surtout dans **L'Initié**<sup>1</sup>.

Ce texte résume à lui seul l'univers d'Hilaire Dovonon. Il y a, dans les treize nouvelles qu'il vient de réunir en un recueil, « Les fantômes ne meurent jamais », la présence quasi permanente d'êtres étranges qui, tapis dans l'invisible, attendent la nuit pour persécuter les humains : que ce soient des fantômes en errance, des esprits torturés ou des monstres en quête... S'ils ne sont pas dans la forêt, sur la montagne, dans le secret des espaces d'initiation et des temples vodun, ils apparaissent au grand jour dans le village, intégrés à la vie quotidienne des hommes et des femmes.

*« C'était aux heures mystiques des premières mues de la nuit quand les âmes ensorcelées des enfants frémissent et gémissent sous les feuillées confuses des baobabs fétiches. » (« Le Masque »).*

Il n'y a ici ni recherche d'exotisme ni besoin d'illustration des croyances et pratiques sociales de l'aire *fon*, à laquelle appartient le jeune écrivain. Il s'agit tout simplement de décrire le destin d'enfants, d'hommes et de femmes pris en otage par des puissances occultes ou des esprits malfaisants. Des esprits d'ailleurs décrits comme des êtres à la dérive, assoiffés de chair et de sang. Ou des êtres en quête d'un équilibre qu'une vie antérieure ne leur avait pas permis d'atteindre. Me revient en mémoire cette nouvelle, « Le Père », mettant en scène un homme qui, mort et enterré de l'autre côté du village, est revenu reconstruire sa vie en donnant à sa nouvelle femme deux enfants, dont le narrateur.

Le village, symbole d'une Afrique pure, est aussi le lieu des drames humains les plus âpres, des combats les plus meurtriers. Et le style du jeune auteur, tout en nuances et en variations, en traduit la lancinance et la nonchalance. Exactement comme une complainte désespérée. Je soupçonne Hilaire Dovonon d'être un admirateur de Ken Bugul, l'auteur de **De l'autre côté du regard**<sup>2</sup>, qui adopte le vers libre et l'anaphore comme enjeux de la narration. Illustration :

*« Il n'était pas dans la case./Ni au milieu de la case./Ni derrière la porte de la case./Ni sous le lit de la case./Ni dans les ombres de la case. » (« Le Père »).*

Hilaire Dovonon, un jeune auteur à suivre...

**Florent COUAO-ZOTTI**

---

1. Olympe Bhêly-Quénoum, **Le Chant du lac**, Paris, Présence Africaine, 1964, et **L'Initié**, 1979, chez le même éditeur.

2. Ken Bugul, **De l'autre côté du regard**, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002.

## Reflets de coquillages

- Que cherches-tu sous mon oreiller, petite voleuse ?

Je tressaillis et je tournai la tête.

C'était ma mère, soudainement apparue au seuil de la case.

- Que cherches-tu sous mon oreiller, hein ?

- Je cherche Akuabavi, Akuabavi ma poupée...

- Sous mon oreiller ? Tu l'as mise là pour la chercher là ? Quitte-là, petite menteuse...

Elle me saisit au poignet et me poussa au-dehors en me talochant.

- Sors d'ici ! et si je te vois encore la main sous mon oreiller ?...

Je me retrouvai dans la cour, toute honteuse d'avoir été surprise comme une voleuse et d'avoir menti, encore une fois : je ne cherchais pas Akuabavi ma poupée ; je cherchais les parfums mystérieux de ma mère...

\* \* \*

Les parfums de ma mère, oh !

Des parfums toujours enivrants, porteurs d'un univers vivant où semblent se tordre des êtres de lumière, des parfums pénétrants qui semblent avoir des doigts longs et effilés, des doigts tranchants qui me traversent le corps, s'emparent de mon âme et se fondent en moi comme de légers effluves de rêves et d'enchantements.

Oh ! Les parfums de ma mère !

De quelles couleurs étaient-ils ?

De quelles huiles étaient-ils faits ?

De quelle fluidité coulaient-ils ?

Jamais, pas même une seule fois, je n'avais vu la moindre bouteille des parfums de ma mère.

Jamais.

Pourtant, bien souvent, lorsque ma mère était au-dehors, je me mettais à fouiller dans la corbeille de ses huiles de toilette, dans les replis de mes pagnes et dans les ombres de la case. Je fouillais le jour, la nuit je fouillais. La moindre absence de ma mère suffisait pour que je me plonge dans l'intimité de la case. Je cherchais toujours, partout je cherchais...

Puis subitement, par une nuit évasive, ils envahissaient la case, tournoyants et tumultueux, ces parfums secrets et subtils, ils m'envahissaient et me plongeaient tout d'un coup dans de longs fleuves de songes et d'enchantements.

Alors je me mettais à compter les nuits...

Première nuit.

Deuxième nuit.

Et la troisième nuit après l'invasion de ces parfums sauvages, je voyais apparaître au-dessus des palmiers et des baobabs le sourire mince et ovale de la première lune. Pour moi, les longues haleines des parfums de ma mère étaient des messagères fluides qui appellent le lever de la première lune, des voix de senteurs qui parlent de la première lune à ma mère et à moi, comme si ma mère était la fille naturelle de la lune, et moi la sœur naturelle des étoiles.

Et puis, sept ou neuf jours plus tard, mes mêmes parfums renaissaient, inondants et mordants. Ils assiégeaient la case, ils se mêlaient à la terre et aux pailles de la case, ils s'incorporaient aux objets de la case, à l'air, à l'eau, aux Calebasses, à la terre de la case, comme si, tout d'un coup, la case se muait en une gigantesque urne de parfums nébuleux...

Même lorsque je dormais, ces parfums glissaient vers moi, s'infiltraient dans les nids de mon corps, jusque dans mon sang, jusque dans mon souffle et, comme une bouffée de vin de palme, ils enivraient mes sommeils et enfiévrèrent mes rêves. Puis je me réveillais ; alors dans la nuit de la case, je croyais voir tourner et danser des brumes de parfums, comme s'ils étaient des corps et des âmes.

Et ils soupiraient, ces parfums sinueux, transpirant et surnageant dans les silhouettes infuses à la case.

Ils vibraient.

Ils parlaient.

Ils sifflaient comme les voix sourdes des flûtes qui éveillent les génies et les ancêtres.

Alors je voyais ma mère se lever de son lit, discrètement comme si je ne devais pas la voir.

Elle se levait, doucement, avec des gestes lents et langoureux.

Elle se levait, comme à l'appel d'une voix inaudible.

Elle se levait, s'enduisait le corps d'huile transparente et se nouait à la poitrine un pagne long et blanc.

Puis elle s'enroulait au cou un long collier de coquillages blancs.

Et je la voyais, ma mère, sortir lentement de la case, avec une Calebasse au bras.

Ma mère vêtue de parfums et de mystère.

Ma mère vêtue de blancheur et de reflets.

Ma mère !

Elle s'en allait, mais elle laissait toujours derrière elle, éclatants sur la peau de la nuit, les reflets sonores de son collier de coquillages, des reflets qui traînaient un bout de temps avant de s'évanouir dans les parfums de la case, de pétillants reflets de coquillages.

\* \* \*

Des coquillages !

Les coquillages !

Les coquillages de ma mère, oh !

Des coquillages ronds, des coquillages longs, des coquillages oblongs qui s'accrochaient aux nœuds du collier et crissaient au cou de ma mère en un cliquetis de lumière et de silence, des coquillages qui vivaient au cou de ma mère, pendant que les parfums vibraient au cœur de la case.

Les coquillages de ma mère, oh !

Les bruits en étaient si vifs dans la nuit qu'ils éclaboussaient mes yeux ; et je sentais mon regard et mes pensées comme brisés en quarante-et-un<sup>1</sup> reflets de coquillages. Alors les parfums montaient, si forts, si intenses que je croyais que les lueurs et bruits de coquillages se liquéfiaient soudain en une brume de baumes brûlants.

Oh ! Les coquillages de ma mère !

Lorsque ma mère sortait de la case, je me levais, moi aussi, doucement, et j'épiais à travers les fissures de la porte les mystères des parfums et des coquillages, les mystères de la nuit et de ma mère.

Qu'allait-elle donc faire au-dehors, ma mère, par ces nuits de pleine lune ?

Qu'allait-elle donc faire avec cette calebasse qu'elle serrait au bras comme un nouveau-né ?

Ma mère drapée de candeur et de senteur !

Ma mère au cou serti de coquillages et de lumière !

Ma mère !

J'épiais.

Puis j'attendais.

La nuit se voilait le visage. La lune se fondait aux vents et les vents flottaient sur les cils lénifiés de la lune.

J'épiais.

Puis j'entendais.

J'entendais en écho la voix de ma mère qui entonnait doucement les chants de Simessi, la divinité des eaux. Puis une voix qui lui répondait et d'autres voix encore qui s'élevaient et traversaient la nuit comme une rivière d'échos tamisés.

Alors au milieu de la cour, en compagnie de ma mère, apparaissait un cercle de femmes vêtues de blanc et de lueurs. Elles tournaient en rond, légèrement penchées, avec les calebasses en équilibre sur la tête. La voix de ma mère montait et elles se mettaient à danser : elles se courbaient, pivotaient, tournoyaient, basculant tantôt à gauche, tantôt à droite, faisant onduler la courbe de leur dos et balançant aux vents leurs bras de vent, de silhouettes et de lueurs...

**Hilaire DOVONON**

Extrait de la nouvelle « Reflets de coquillages », in « Les fantômes ne meurent jamais », recueil inédit

---

1. Quarante-et-un : dans la tradition fon, chiffre symbolique pour signifier plusieurs, mille...

# Edem ou le décompte des corps

Sami Tchak\*

Aujourd'hui, personne ne saura vous dire, dans le milieu littéraire, qui est Edem Awumey. Logique, car il n'est pas encore né officiellement, même s'il est déjà immatriculé chez un éditeur. En effet, en janvier 2006 sortira son premier roman, « Port-Mélo », qu'il signera de son seul prénom, Edem. Un roman qui dit si haut sa démarche esthétique. Port-Mélo, le port, mais aussi le nom du pays improbable où le vieux wharf fait figure d'une trace rouillée, un repère fixe permettant de mesurer l'errance des personnages principaux. Errance à travers le monde réel. Comme celle de Manuel. Ou à l'intérieur de sa propre peau. Comme celle de Manuel. Dans le dédale des mots. Comme celle de Manuel. Dans le royaume des morts. Comme celle de Manuel. Oui, tout tourne autour de Manuel, cet ex-prêtre, grand voyageur qui a pour mentor Nicolas Guillén, le poète cubain. Manuel le lucide et le fou. Tout tourne autour de lui, ou plutôt de son carnet, que l'on pourrait appeler le livre du décompte des corps. Autour de Manuel Saraka, Mélo le narrateur, Mère Cori la conteuse, la femme qui cire depuis des décennies les bottes de son homme jamais revenu de la France où il est parti pour participer à la guerre, Joséphine la prostituée, une énigme plus complexe que l'on ne croit. Et puis le Gommeur, ses gorilles, le croque-mort. Et le wharf, surtout le wharf, le port, la rue Z...

Peut-on résumer ce roman ? Manuel a un carnet dans lequel il compte les corps livrés au croque-mort, et cette activité, écrire, devient un acte suffisamment subversif pour que tous les miliciens se jettent à ses trousses, ou plutôt aux trousses de son carnet. Au mépris de sa propre vie, Manuel défie les forces de l'ordre. *« Jamais vu le carnet mais j'ai répété : Manuel, tu vas te faire brûler ! Te faire piéger, rattraper par l'épée de Damoclès suspendue dans le ciel du Port et, sur la Rue Z, circule toujours le 4x4, le corbillard comme disent les badauds. »* Mais Manuel n'écoute que son mentor, le poète cubain : *« Tu peux y croire, alors, a continué le poète. Si les mots pourrissent dans la terre, s'ils ne font pas un sourire ou des plaies douloureuses, tu pourras faire le carnet des morts, comme une trace pour ceux qui n'auront pas de sépulture. »*

## EDEM

Edem Awumey est né le 11 juin 1975 à Apégamé (Togo). Titulaire d'un DESS en développement culturel, il est actuellement doctorant en littératures francophones. Il a par ailleurs collaboré à plusieurs revues universitaires.

Auteur de nouvelles, il a obtenu le Prix Unesco-Aschberg (Marnay-sur-Seine, France) en 2000, pour « Le Regard Acier » ; et le prix Energheia Europe (Matera, Italie), pour « Les Bottes du Soleil ». Son roman, « Port-Mélo », est à paraître prochainement.

## Œuvres :

« Le Rameur et le Vase d'honneur » (nouvelle), paru dans la *Revue Noire* n° 32, Paris, 1999

« Le Regard Acier » (nouvelle), inédit, 2000

« Les Bottes du Soleil » (nouvelle), traduit en italien par le Centre Culturel Italien de Paris et publié sous le titre *Gli stivali del sole*, Association culturelle Energheia, Matera (Italie)

« Port-Mélo » (roman), à paraître

\* D'origine togolaise, écrivain, sociologue de formation, Sami Tchak est l'auteur de plusieurs essais et a à son actif trois romans publiés dans la collection *Continents noirs*, des éditions Gallimard : **Place des fêtes** (2001), **Hermína** (2003) et **La Fête des masques** (2004, Grand Prix littéraire d'Afrique noire la même année).

Ici, il ne s'agit pas de raconter une histoire, mais de créer une atmosphère. Et pour cela, Edem a le talent nécessaire. Il crée des personnages désincarnés, un peu comme des ombres dans un théâtre de l'absurde, quelque chose qui rappelle l'univers dramaturgique et romanesque de Kossi Efoui, dont l'influence est manifeste sur le jeune auteur, qui fait songer aussi aux pièces de Sony Labou Tansi, notamment **La Parenthèse de sang**. Grâce à cette désincarnation, il place les mots au ras de la violence, car il s'agit de violence ici, son principal alibi esthétique. Le livre prend des allures d'allégorie. Le récit éclaté nous fait tanguer, nous embarque à son bord pour un voyage sur des eaux glauques, entre le réel et l'hallucination. On se retrouve dans une atmosphère suffocante, à l'intérieur d'une infatigable machine à fabriquer des cadavres. À la fin du roman, on se demande encore ce qui est exactement arrivé aux personnages principaux : Manuel, Mélo, Joséphine et Mère Cori. On reste dans un théâtre d'ombres, un peu comme dans **Pedro Paramo** de Juan Rulfo, qu'Edem apprécie tant.

En réalité, tous les ingrédients de ce roman étaient déjà en place dans deux nouvelles de l'auteur : « Les Bottes du soleil », et « Le Regard Acier », chacune primée. Dans la première nouvelle, Mamie Luna cire les bottes de son homme jamais revenu de la guerre. Mamie Luna devient Mère Cori dans le roman. Et Mano, dans « Le Regard Acier », deviendra Manuel, et déjà le wharf joue son rôle symbolique, le lieu de l'errance, là où les frontières entre le réel et l'hallucination, entre la vie et la mort disparaissent ou se transforment en un brouillard translucide.

La plume d'Edem dégage déjà une telle assurance, une telle maturité, que l'on peut la dire décidée à s'inscrire dans la durée. Elle y parviendra. C'est tout le mal que je souhaite à ce jeune frère des mots.

**Sami TCHAK**

## Les Bottes du soleil

*Longtemps, Luna-lune-brûlée  
a écrit, vécu contre  
La folie,  
La folie et les bottes qui ont  
bousillé  
Le rêve la mémoire  
Les bottes sur le temps  
couvrant le ciel, les arbres  
De ruines et de sang...*

Mamie Luna ne fermait jamais sa porte ; elle la laissait toujours ouverte au vent et aux senteurs de la rue ; au vent et aux bruits des bottes sur les pavés de la ville. Je n'avais donc pas à frapper pour entrer chez elle ; j'avais juste besoin de retrouver au fond du cœur cette envie : retrouver Luna et ses bottes. J'ai dit à Justo l'ami après le boulot : Tu m'accompagnes ? Je fais un tour chez la vieille. Justo l'ami n'avait pas le temps : il devait terminer un bouquin ; Steinbeck : Des souris et des hommes... Mamie ma Luna, sa porte ouverte sur les bottes et je me surprends à lire autrement les mots de Steinbeck : Des bottes et des hommes...

La porte donne sur l'unique pièce de la maison, une chambre qui s'étire sur la longueur comme la vie à Mamie ; longue et nue, longue et coulante, la maison de la vieille comme une attente, un fleuve qui jamais n'atteint le but. Pas grand-chose à l'intérieur : une table en bois blanc à l'entrée, à côté de la porte, sur la table, quelques livres et la bougie toujours allumée, derrière la table une chaise au dossier supportant une veste, un vieux treillis de l'armée, la veste du grand-père qui sentait encore le tabac et la guerre. Mamie Luna raconte à qui veut lui prêter une oreille que le grand-père, à cette table, rédige ses mémoires de guerre ; les mémoires de la botte qu'elle précise... Contre le mur du fond, le lit en fer de la vieille et l'armoire fourre-tout ; l'armoire fermée. J'ai souvent demandé à Luna de me montrer ses souvenirs ; je pense que cela lui aurait fait du bien de revivre l'enfance, reparler du pays de ses amours, joies et peines, le pays avant les bottes... Quand elle courait pieds nus sur le sable, quand le père, le soir, rentrait de la pêche la barque pleine de sardines et d'un sourire au midi... La pièce. La petite télé blanc-noir était allumée, les informations : L'Amérique était en colère et Kaboul claquait des dents. Luna ne regarde pas les informations, elle cire les bottes du grand-père...

Luna est née ici, à la lisière de la ville, le petit bourg qui jouxte les plantations de canne à sucre. Son homme avait deux passions : le rhum et le chapeau de paille. Le soir, après le travail à la plantation, il traînait au marché cherchant de nouveaux rubans pour son chapeau. Il attachait le ruban sur le chapeau et se pavanait devant les filles de joie,

les filles du marché. Il finissait la soirée au cabaret, tard dans la nuit, sur un œil et un pied. Sur un œil et sur un désir, faire l'amour à la femme, Luna ma lune, et repartir à l'aube couper la canne et tremper son blues dans le rhum et les rubans. Quand Luna tomba enceinte, ce fut la guerre, son homme fut obligé de troquer les rubans et le chapeau de paille contre le casque métallique, le treillis et les bottes. L'homme parti pour le front, Luna s'est installée dans le jour nu, l'ennui et la faim. La petite maison a commencé par s'allonger, elle s'étirait sur la longueur et les côtés comme le vide et un rêve long, le rêve du retour de l'homme. Elle s'étirait, la maison, sur les pans : du poulailler au carré de légumes... Le ventre de Luna, pendant ce temps, s'arrondissait de jour en jour, le ventre prenait des rondeurs mais il ne le voyait pas, Gallo, le flic qui gardait les plantations, celui-là qui venait faire la cour à Luna. Elle disait non, mon homme est sur le front, sur une folie de l'histoire avec le pétard et le casque métallique... Gallo, le flic, essayait refus sur refus, il était plombé dans son désir. Le refus ! Un mur se dressait devant ses envies ; un mur dans le regard de la femme le projetait hors du regard. Il se vengea sur le corps frêle et le petit ventre rond de Luna, des coups de pied dans le ventre qui propulsèrent avant terme et hors des entrailles un enfant, un machin mort, un rêve de vie viré par les bottes hors de la vie...

*Sur une heure folie  
Elle, Luna-lune-brûlée poussait  
Ses mains  
Folles  
Contre  
Le marchand de larmes  
Qui venait porter dans ses prunelles  
Un monde mort*

Luna repasse la brosse et les chiffons sur le cuir noir ; les bottes du grand-père brillent ; elle les pose sur la petite chaise face au soleil, elle les reprend, redonne un coup de soleil et les replace face au soleil ; elle semblait dire au soleil : Réchauffe et purifie le cuir, le cuir et la vie, le cuir et la ville, la ville et le macadam, le macadam sur lequel sèchent le sang et les larmes du soleil. La petite télé diffusait les nouvelles, l'Amérique criait colère...

*Elle, Luna-lune-coulée  
poussait sur l'heure  
Absurde  
le monde mort  
et se traçait dans la paume  
Sur les Une ville une rue  
De rêve*

Luna enterra l'enfant mort-né dans le carré de légumes, un petit trou entre les choux et les carottes. Gallo fut quant à lui innocenté par la police ; il était flic... Luna reprit l'attente

mais elle se promet vengeance, elle voulait faire payer Gallo le flic, elle devait le coincer mais il n'y avait pas de preuve ; il n'y avait pas trace de la violence faite au temps et à Luna ma lumière... Il y avait sur la ville ces traces de mort mais on ne savait jamais de quel côté avait fui le faiseur de mort, il y avait sur nos carreaux et dans nos têtes des ombres et des trous mais on ne trouvait jamais par où avait filé le faiseur de tombes. Luna a connu un conteur de ses premiers amours, il n'était pas beau et fabriquait des histoires drôles qui le rendaient fier et beau ; des contes qui lui faisaient des pieds hauts et une tête haute, les pieds et la tête portés par les images du conte au-delà de la misère et des pavés boueux de la ville ; il y était chaque fois question des astres, de la lune. Elle prit ce nom, Luna-ma-musique, un jour au détour d'un conte, et se le mit dans le cœur. Un jour, il n'y eut pas de lune au détour d'une nouvelle histoire ; pas de lune mais des bottes, les-bottes-ma-folie ; elle prit le nom, Luna-lune-bottée, et le jeta loin du cœur et du foyer. Elle tenait son nom du conte...

Le flic Gallo revint à la charge. Il la voulait pour de bon, pas pour une nuit ou un viol ; pour de vrai et il y avait comme du vrai dans son regard. Il venait avec le sourire et une panier de mangues mûres ; c'était tentant mais elle n'avait pas oublié sa vengeance, elle n'avait rien oublié de sa blessure, l'enfant mort et l'homme au front la poitrine devant les balles... Elle accepta les avances de l'autre ; ils passèrent la nuit ensemble et l'autre oubli dans la chambre ses bottes de rechange. Le matin, elle porta les bottes à la police et déclara avoir été victime d'un viol, elle accusa le flic, mais tu rêves, Luna mon poème. Gallo est flic. Il viole, mais rappelle-toi le conte, Luna, il y a cette trace de viol sur le corps, entre les jambes d'une fille, le corps de la ville, mais on ne saura jamais de quel côté a fui le violeur...

Une lettre du front arrivée après des mois, son homme qui lui écrit : « *Oublie-moi, Luna, je perds ma peau et ton visage dans les neiges de l'Alsace. Oublie ou attends ; attends-moi si tu peux mais je te préviens, il est long comme un fleuve le manteau de l'attente...* »

C'était en 19... la guerre prenait fin, la lettre avait deux années de retard. Luna fut convoquée au bureau du préfet quelques jours plus tard. On lui remit un paquet : le treillis, le casque métallique et les bottes de son homme, tout ce qui restait de son amant au chapeau de paille et aux rubans couleur de vie.

Dix-sept heures. Je quitte le boulot avec Justo l'ami. Ma proposition : on fait un tour chez Mamie Luna ? Non. Il lisait : Steinbeck, *Des souris...* Je pense à Luna et relis autrement les mots de ce vieux conteur du nord : des bottes et une femme... Les relire ces mots, pour Luna-lune-cramée, l'histoire d'un monde qui se brûle les ailes...

**EDEM**

Texte lauréat du Prix Energheia Europe 2004, ville de Matera, Italie.

Traduit en Italien par le Centre Culturel Italien de Paris et publié sous le titre *Gli stivali del sole*,  
Association culturelle Energheia, Matera 2004

# Benoît Kongbo : écrire depuis le centre du continent

Kangni Alem\*

« Chez moi, le regard de la tête, c'est le rêve. Chez l'autre, ça veut dire une chose ou une autre ou peut-être rien. Les langues sont tellement compliquées qu'elles me font mal à la tête. Pour une phrase dite en sango, écrite en français, la grammaire francophone m'a taxé d'"argoteur" ou "Connais-pas-Français". »<sup>1</sup>

**Balenguindi**<sup>2</sup>, le premier recueil de nouvelles du Centrafricain Benoît Kongbo, se distingue par le souci relatif de son auteur d'inscrire son écriture dans un registre qui emprunte à son environnement multilingue. Ainsi, de part en part, l'attention du lecteur est-elle attirée par des effets de langue : « *Péniblement, il se mit sur son séant, [...] et clopina vers le buffle...* » Même si dans le passage des idées aux tropes, certains raccourcis perturbent : « *La brousse se trouvait dans le bruit du marteau sur l'enclume.* » (p. 27) / « *La brousse dans l'ombre de l'aube [...] Bruits du marteau sur l'enclume.* » (p. 103), comme s'il leur manquait, dans leur répétition systématique, la variété chromatique à même d'en faire les normes d'une écriture en paix avec le bruissement des langues, on peut toutefois saluer l'effort de suivre les sillons déblayés par d'autres épigones de la littérature africaine.

La qualité des récits n'est pas affectée par ces conflits linguistiques mineurs. Excellent raconteur d'histoires, Kongbo donne ailleurs le meilleur de lui-même, même si les sujets des nouvelles sont a priori ordinaires, avec une prédilection marquée pour un croisement des temps anciens avec les réalités du contemporain.

« *La société africaine moderne persiste encore dans les complications de la coutume.* » (p. 175). C'est peu dire que le paradoxe motive le choix des thèmes de la plupart des nouvelles. Au nombre de ces pratiques du passé qui hantent la modernité du continent : l'excision. Deux nouvelles, « Balenguindi » et

## BENOÎT KONGBO

Né en 1979 à Bangui, capitale de la République de Centrafrique, Benoît Kongbo s'est intéressé aux arts plastiques (dessin, peinture et céramique) avant de se tourner vers l'écriture.

Étudiant en sociologie, il réside dans sa ville natale où il a créé récemment le *Centre Baobab*, un lieu d'échanges culturels destiné à la jeunesse. Il dirige également la compagnie Acrétat (Atelier de Création Tamtam Théâtre). Lors d'un séjour récent en résidence d'écriture, à Limoges, il s'est consacré à la rédaction du premier volet d'une trilogie qui doit retracer les huit dernières années de crise qu'a connues son pays.

### Œuvres :

**Balenguindi** (Nouvelles), Paris, L'Harmattan, 2003 (coll. Encre noire)

**Automate**, extraits de poèmes, paru in *L'Indicible Frontière*, juin 2003

\* Kangni Alem, universitaire et écrivain originaire du Togo, outre des essais et des traductions, a notamment trois textes de fiction à son actif : **La Gazelle s'agenouille pour pleurer** (nouvelles, Paris, éditions Acoria, 2000, rééd. *Le Serpent à Plumes*, 2003) ; **Cola-cola Jazz** (2002) et **Canailles et Charlatans** (2005), publiés aux éditions Dapper (Paris).

1. Benoît Kongbo, « Tongana », inédit, *Fabrique d'écriture de Palaiseau*, 2003.

2. Benoît Kongbo, **Balenguindi**, Paris, L'Harmattan, 2003.

« Gandja », tentent d'en dire les modalités et les conséquences. La première raconte le drame de Yassinguinza, dont le statut de femme stérile s'explique en partie par un viol mystique : « *Un génie se trouvait ce jour-là sur le champ... au moment où Yassinguinza fut déshabillée [...] l'esprit se transforma... en couteau et la viola.* » (p. 18). Le point de vue dans la narration est celui d'une femme, malgré le caractère impersonnel de la digression. Dans la deuxième nouvelle, la perspective est inversée, un homme témoigne. Il est l'un des acteurs de l'initiation,

à qui incombe le rôle pervers de vérifier l'état de l'excisée : « *Les femmes sages me regardent. Elles veulent que je goûte à ce corps.* » (p. 107). L'interactivité accentue le malaise de la métaphore, celle du « corps coupé », étrangement assimilée au « fruit du jardin d'Éden ». L'efficacité du récit tient dans le retournement de situation,

lorsque soudain le narrateur sort du cercle de la tradition et affiche sa préférence à coucher avec une fille non excisée.

L'empire centrafricain, « *brousse centrale sauvage* » (p. 107), a généré l'une des figures les plus connues du Dictateur. On s'attendait à ce qu'elle réapparaisse sous la plume de Kongbo. La nouvelle « Dictateur » campe le décor, pour la confession d'un homme seul « *au milieu des chutes de larmes et de sang* » (p. 54). Le discours confus de l'apprenti dictateur prédit sa chute, sur le modèle du rêve, et l'avènement d'un nouveau règne : « *Cette nuit j'ai rêvé. Le peuple m'a déchu.* » (p. 54). L'histoire rappelle le procès d'un certain Jean-Bedel Bokassa, ancien combattant et « *ami des Français de la France* », pays à qui hier il avait donné la victoire en faisant couler son sang. Benoît Kongbo installe son personnage au milieu de sa propre hallucination, comme pour en accentuer le pathétisme.

La nouvelle « Napoléon » (pp. 35-50), ou les aventures équatoriales d'un clone de l'empereur des Français, illustre bien cette écriture tangente où l'humour fait fonction de procédé. L'écriture de Kongbo emprunte aussi à la rumeur des médias. Ainsi cette allusion aux immigrés de l'église Saint-Bernard, à Paris, viendra-t-elle nourrir l'écriture de la nouvelle « Sans Papiers » (pp.79-102) ; ou encore le clin d'œil à Bangos City, ville imaginaire inventée par le célèbre journaliste d'Africa N° 1, Patrick N'Guéma N'Dong, qui sert de cadre à sa série radiophonique « L'aventure mystérieuse », et que Kongbo réinvestit dans la nouvelle « À titre posthume ».

Est-ce trop s'avancer que de dire qu'il y a chez l'auteur les germes d'une écriture qui promet, s'il bénéficiait d'un rigoureux concours éditorial ?

**Kangni ALEM**

Celfa-université de Bordeaux III

## Napoléon

Français de France, il faut que je vous raconte absolument cette histoire. Je ne sais pas si quelqu'un vous l'a déjà racontée, qu'importe. Je vais quand même le faire. C'est très important pour vous de connaître ce qu'était Napoléon ! Ce légendaire personnage.

Vous savez, il y a trois Napoléon que vous avez eu à connaître. Comme le dit l'Histoire, le premier, ayant pour nom Bonaparte, était votre empereur. Un puissant conquérant qui s'était emparé du pouvoir lors d'un coup d'État. Vaincu en 1814 et contraint d'abdiquer, il reprit le pouvoir en 1815 mais était définitivement battu à Waterloo et déporté à Sainte-Hélène... Le second, son fils appelé Napoléon II, était roi de Rome, duc de Reichstadt... Enfin le troisième, Louis Bonaparte, était aussi votre empereur de 1852 à 1870. Il était le neveu du premier. Il fut président de la deuxième République puis empereur après le putsch de 1851. Il fut déchu après la défaite de Sedan face à la Prusse...

L'histoire que je vais vous conter n'est ni celle du premier, ni du second, ni du troisième. Mais l'aventure de Napoléon, l'empereur des Français. N'allez pas vous demander comment j'ai fait pour la connaître. Cela paraît tout à fait surprenant, mais c'est une réalité que vous n'auriez jamais découverte si je ne vous l'avais pas révélée.

Actuellement dans les brousses africaines, il est de nombreux événements qui se passent et qui ont toujours suscité de vives réactions et tant de questions sur la vie dans ces sociétés modernes. Une centaine d'années après l'arrivée des Blancs, une centaine d'années après la colonisation des terres noires, quelques décennies après l'implantation des écoles et des religions, une quarantaine d'années après les indépendances attribuées à nos pays, certaines pratiques, celles qui avaient à l'époque fait qualifier ce continent de plus mystérieux, de plus sauvage et de plus anthropophage, n'ont pas cessé de se réaliser dans ces régions éloignées des villes. Quels sont ces événements ? Quelles ont été ces pratiques ?

Napoléon est capable de vous le dire. À vous, ses sujets, qui ne voulez toujours pas croire à ces choses. Si lui, cent pour cent Français, croyait de tout cœur qu'il existait une réalité profonde en Afrique, que pourriez-vous faire pour démontrer que cette histoire est fausse ?

Je vais vous parler d'abord de ces méthodes avant d'aborder les aventures de votre empereur. Cet empereur qui pourtant avait vécu aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, qui était mort depuis longtemps, était ressuscité dans cette vaste brousse d'Afrique.

À l'époque où les Africains vivaient dans l'ignorance totale de la civilisation occidentale, nombre d'anecdotes ont permis de les classer comme des peuples jouissant depuis longtemps de certaines connaissances. Figurez-vous, lorsqu'un incident se produisait chez eux, ils le qualifiaient de ceci et de cela suivant le contexte. Si c'était une calamité, ils demandaient aux mânes des ancêtres pourquoi cela était arrivé et ce qu'ils devaient faire. Et si c'était une aubaine, ils s'en réjouissaient infiniment en n'omettant pas de récompenser les esprits.

Un enfant qui naissait à telle période recevait un nom correspondant à tel événement. Par exemple, s'il était né pendant la récolte des arachides, ils l'affubleraient du nom d'arachide. S'il était venu pendant la saison des moissons, ils lui donneraient un nom relatif au champ.

Et s'il avait vu le jour un temps où deux tribus guerroyaient, ils le baptiseraient d'un nom faisant allusion au conflit tribal. Tout cela pour vous dire que ces peuples avaient certaines coutumes qu'ils se voyaient obligés de respecter pour ne pas bafouer la tradition. Avec le débarquement du colonisateur qui, transportant sur sa tête la « civilisation », avait implanté l'administration coloniale dans nos territoires désormais sous sa protection, ces coutumes avaient un peu évolué. Ces autochtones se permettaient dès lors d'utiliser le calendrier moderne et de donner à leurs fils les pseudonymes de certains administrateurs qui s'étaient fait remarquer par leur image autoritaire dans la région... Et alors des grands noms comme De Gaulle, Adolphe et autres... ont été collés à des personnes qui étaient nées après la guerre...

C'est ainsi que votre empereur né en 1969 au cœur de cette Afrique étouffante, dans le village Binon, niché au faite d'une petite colline à l'est de la ville de Bozoum, avait reçu ce nom de son père. Un puissant et brillant ancien combattant, vétéran de la Seconde Guerre mondiale. Napoléon était un vrai nom de gloire, de respect et d'honneur, comme l'avait prouvé la vie du personnage portant le premier ce patronyme. Au début, l'empereur ne savait pas quelle importance attacher à ce nom. Jusqu'au jour où il avait eu ses vingt ans, âge à partir duquel les parents commencent à initier les jeunes garçons au mystère de la brousse.

Il avait compris qu'il portait un nom qui sonnait « civilisation », qui sentait « blanc », qui évoquait « empereur ». La plupart des garçons de son âge ne répondaient qu'aux noms traditionnels vraiment compliqués, kilométriques et tout à fait imprononçables comme « Endjélihipou », « Mandamalétoungou », « Endjépahatoro », « Awanéngalah... » Dans le village, Napoléon faisait l'orgueil de son propriétaire. Chaque fois que le jeune homme passait, les jeunes filles l'appelaient par-ci et par-là. En plus de son gracieux nom, il jouissait d'une beauté irrésistible, laquelle attirait fréquemment une bande de filles derrière lui. Filles qui n'arrêtaient pas de se battre parce que Napoléon, votre empereur, vivant dans ce village était une étoile que chacune d'elle voulait s'approprier...

Votre empereur était né d'une famille de pauvres paysans. Son père, bien qu'il soit allé en France, en Indochine, au Sénégal... pour combattre au côté de la puissance colonisatrice, n'avait jamais pu écartier la misère de leur toit. Il semblait que la pauvreté était une destinée, une seconde nature dans cette famille. Pourtant, de retour au pays, c'était en 1959, son père avait les poches pleines et la poitrine couverte d'une médaille militaire, d'une croix de guerre et d'une médaille de la Légion d'honneur... À son arrivée dans le village, on l'avait accueilli par des chants et danses. On organisa une veillée au cours de laquelle on le célébra, le complimenta et le glorifia. Pendant neuf ans, il vécut en véritable ancien combattant. Les femmes du village ne pouvaient se retenir devant sa remarquable personne, lui faisaient à tous moments des compliments et rêvaient d'être dans ses bras... Durant neuf ans, il avait prouvé à tout le monde qu'il était le seul mâle dans la région de Binon, qui avait un beau corps entre les jambes et savait vraiment chevaucher les femmes. Il était passé d'une femme à l'autre et n'en avait épargné aucune ! Finalement, dans tout le village, on ne parlait que de ses inconduites et de ses grossièretés. Pendant neuf ans, il vécut en vrai apprenti-colon. Un ancien combattant qui se prenait pour un Moundjou-Vouko<sup>1</sup> depuis qu'il était revenu... Ce bonheur avait seulement duré neuf ans. Cent huit mois qui, en s'écoulant lentement, l'avaient projeté dans les pénibles conditions de la vie rustique. Qu'est-ce qui lui était resté dans les

---

1. Nom donné aux indigènes signifiant « Blanc-noir », fonctionnaire à l'époque coloniale.

mains ? Tout s'était réduit à néant. Les seuls souvenirs qu'il avait gardés de la guerre étaient la vieille tenue kaki et les médailles qui ne servaient maintenant à rien. Il était sans le sou et était devenu pauvre, tout juste au moment où son fils était venu...

En vérité, votre empereur était le modèle de son père. Il ne se comportait et n'agissait que comme son géniteur. Il était pauvre quand il avait vu le jour. Ne demandez pas tout de suite comment il avait fait pour devenir votre empereur car je vais y venir ! Il était comme son père. Il était trop prétentieux. Il ne voulait pas supporter le dénuement. À vingt ans, il rêvait de la fortune. Pour lui, hier, votre empereur était un personnage qui avait joui d'un avenir resplendissant comme le soleil dans le ciel. Ce nom devait faire de lui une étoile. Ce nom devait faire sa gloire. Mais, il ne savait comment y parvenir. La seule possibilité pour votre empereur, c'était de travailler durement la terre cette année... Peut-être au bout du compte, arriverait-il à gagner un peu d'argent !

Il se mit donc au travail sans tarder. Toute l'année, il ne fit que défricher, labourer et semer. À l'exemple de vos ancêtres paysans appelés à l'époque, je ne sais plus comment. Avant d'être votre empereur, Napoléon avait été un campagnard. En vrai fils de cultivateur soucieux de son avenir, il travaillait tel un tracteur dans les grandes plantations industrialisées des Amériques. Il « travailla, prit de la peine... », comme le lui avait demandé son père, qui était un brillant ancien combattant dans sa jeunesse et maintenant un pauvre laboureur dans sa vieillesse. « Il creusa, bêcha, fouilla et ne laissa nulle place où la main ne passe et ne repasse. » Au bout de l'an, le résultat fut fructueux. Et pendant la vente des moissons, il réussit à réunir une somme importante. Il en était très ému. « Son père fut sage de lui avoir dit que le travail est un héritage que leur ont laissé leurs parents », que labourer c'est rechercher un trésor enfoui dans le sol. Il fit part de ses gros revenus à ses parents. Ceux-ci étaient satisfaits. La première chose qu'ils lui avaient demandé de faire, c'était de se construire une maison et épouser la jeune Kembu. Fille qu'ils lui avaient choisie comme femme, donc votre impératrice. Malheureusement Napoléon était loin d'agir selon cette volonté. Il quitta Binon une nuit à l'insu de ses parents et s'établit à Bozoum où il entreprit de faire du commerce.

C'est en 1989 qu'il commença à se rendre chaque fin de la semaine dans une région frontalière du Cameroun, très réputée pour son marché, pour faire des emplettes. Napoléon, avant de devenir empereur, était donc un petit commerçant qui achetait des marchandises à Mbaye-mboum et les revendait dans sa boutique. La manière dont il avait fait fortune avait entraîné des rumeurs dans tout Bozoum et même dans son village. Devant sa boutique, en face du marché de la ville, vous pouviez découvrir une petite plaque sur laquelle était écrit en grandes lettres gothiques : « ICI, CHEZ LOUIS NAPOLÉON BONAPARTE, EMPEREUR DES FRANÇAIS, TOUT EST MOINS CHER. » Son bazar était connu à cause de cette écriture attirante. Sa personne réputée à cause de son élégance et de sa galanterie. Quand il passait dans le quartier, on le montrait du doigt et se chuchotait son histoire... Quelle histoire ? Celle de son père ? Celle qui l'avait rendu plus riche que ne l'étaient les autres commerçants ? Français de France, maintenant je vais vous raconter cette histoire. La véritable histoire de Napoléon. L'autre histoire de votre empereur que les historiens, dans leur hâte de publier un livre sur ce brillant conquérant, ont oublié de révéler. Moi je l'ai trouvée dans les oubliettes de la mémoire du peuple.

# François Nkémé : un rabelaisien au pays des mangues

Eugène Ébodé \*

Président de l'association Proximité, François Nkémé – éditeur de profession, auteur de plusieurs ouvrages de fiction parus au Cameroun et de nouvelles publiées dans la revue *Cocktail littéraire* – restitue, dans son roman inédit intitulé **Buyam Sellam**, l'univers impitoyable des petites marchandes de légumes et autres épices au Cameroun.

L'expression « *buyam sellam* » vient du pidgin, sorte de broken english très populaire dans ce pays bilingue qu'est le Cameroun. Acheter et vendre, *buy and sell*, voilà qui ne manque pas de sel ! « *Je suis buyam sellam... être buyam sellam, c'est le meilleur métier de la vie* », proclame et scande l'héroïne au début d'une histoire

qui nous est contée dans une langue tropicalement savoureuse et politiquement incorrecte.

François Nkémé, rabelaisien au pays des mangues et des pirogues, nous introduit dans le paysage incandescent des acheteuses et des revendeuses : les *buyam sellam*. Dès potron-minet, elles achètent des kilos de plantains, de tomates, de manioc ou de légumes et essayent de les écouler au marché local. Généralement, les revendeuses installent leurs marchandises à même le sol ou sur des étals de fortune.

Mamy Jacqua, femme pourtant émancipée, redoutant la déchéance sociale, essaiera de s'en sortir par tous les moyens. La misère, elle n'en veut pas ! Elle a épousé Mathieu, diplômé de l'université, ancien cadre dans une maison d'édition qui, privée de subventions européennes, est obligée de le « compresser », c'est-à-dire de le virer. Il acceptera alors un job minable dans une station essence. Puis, déçu par l'environnement de plus en plus matérialiste qui régit les rapports humains, il semble perdu et las. « *Pire, dit l'auteur, il était obligé de vendre de l'eau glacée pour assurer le quotidien à sa descendance.* »

Le récit, utilisant des expressions imagées, poétiques et drôles, nous montre une société fragile. Rien n'y est acquis. Tout y reste à

## FRANÇOIS NKÉMÉ

Né en 1968 à Akonolinga (Cameroun), François Nkémé est éditeur de formation. Il a travaillé aux Presses Universitaires de Yaoundé avant de créer sa propre maison d'édition associative – Proximité –, qui est à ce jour un lieu incontournable pour les jeunes écrivains. Il a à son actif plusieurs romans publiés au Cameroun et publie également des nouvelles dans les revues *Patrimoine* et *Cocktails Littéraires*.

### Œuvres :

**Innocence perdue. Morceaux choisis de mon enfance**, Yaoundé, éditions Nolica, 2001  
**Le Cimetière des bacheliers**, Yaoundé, éditions Nolica, 2002

\* Romancier d'origine camerounaise, Eugène Ébodé est l'auteur de deux romans parus dans la collection *Continents noirs* des éditions Gallimard : **La Transmission** (2002) et **La Divine Colère** (2004).

acquérir. La musique des mots est un régal quand l'auteur décrit ainsi son héroïne : « *Avec son Kaba (son pagne) et son foulard, elle était désormais en tenue de combat.* » L'aube qui pointe devient : « *La nuit était en train de pondre la matinée [...] Les chats aussi miaulaient pour demander leur part.* » Quant au père, devenu chômeur, « *il n'arrive pas à dire à sa famille qu'on l'a compressé et qu'il se débrouille dans une pompe à essence avec un salaire de catéchiste* ».

C'est donc à la mère de soutenir les siens, de se lever tôt et de se battre au propre comme au figuré pour vendre sa marchandise. De plus, résister aux épreuves et déboires n'est guère aisé lorsque l'on a un mari abandonné par la chance et ses condisciples. Pour son malheur, Mamy Jacqua a aussi des enfants atteints d'une maladie génétique : la drépanocytose. La métaphore du sang vicié apparaît ici comme une condamnation de l'avenir. Par ailleurs, la dégradation de la santé publique ainsi qu'un système éducatif en ruine sont décriés. Les enseignants, peu rémunérés, sont voués à la paupérisation et ne s'occupent plus désormais, dans les classes surchargées, que des élèves fortunés. Le relâchement général des mœurs, l'affairisme, l'inconscience des jeunes, l'absence de repères et de règles de conduite forment cet état de misère et de délabrement social dont les anneaux étranglent les citoyens. La prolifération des sectes aux mœurs délirantes accule les individus déboussolés aux pires extrémités.

La grève des *buyam sellam* qui survient au marché annonce-t-elle un raidissement collectif ou est-elle le signe du ressaisissement d'une avant-garde éclairée ? C'est une piste que nous suggère l'auteur. Elle servira peut-être de levier pour la reconquête d'une identité sociale par l'action revendicative. Elle rompt avec le cycle des gémissements fatalistes si habituels sous les manguiers d'Afrique. Que dire de la mort de Petit Pi et de celle de Mony, le député dépité par le départ de sa maîtresse, Mamy Jacqua, pour l'Europe ? La première mort est criminelle et les atermoiements comme les arrêts du procès prouvent que la justice a encore des progrès à accomplir. Quant au décès de Mony, l'homme de pouvoir, il ressemble à un suicide.

Ce roman malicieux, à la gouaille urbaine et pétillante, s'achève par l'évocation de l'amour, seule épice, pronostique l'auteur, qui vaille vraiment la peine d'être recherchée pour pimenter une vie.

**Eugène ÉBODÉ**

## Buyam Sellam (Les anneaux de la misère)

« Je suis buyam sellam...  
Je mourrai buyam sellam  
Je suis buyam sellam...  
Je mourrai buyam sellam  
Être buyam sellam,  
c'est le meilleur métier de la vie  
Être buyam sellam,  
c'est le meilleur métier de la vie »

Ainsi chantait Mamy Jacqua en traversant le quartier Melen à quatre heures du matin. Lorsqu'elle avait pris cette habitude de traverser le quartier Melen par sa ruelle principale tout en chantant, les habitants tirés de leur sommeil avaient pensé à une folle ou à un disciple de Bacchus. Ils l'avaient insultée, copieusement, puis au bout d'une semaine d'insultes, ils s'étaient lassés. Maintenant, ils écoutaient avec une oreille attentive cette horloge qui savait si bien leur annoncer que la nuit était en train de pondre la matinée, que l'aube blafarde allait bientôt vaincre le monde des ténèbres, pour une nouvelle journée pleine d'épreuves et d'incertitudes. Une journée au cours de laquelle, les ménagères se demanderaient encore : que va-t-on manger ? Comment ferai-je pour nourrir mes enfants aujourd'hui ?

Les étudiants et élèves studieux se réveillaient ; les *informés* mettaient leurs postes de radio en marche en vue de préparer leur point de presse du matin chez As, la vendeuse de beignet-haricot-bouillie ; les amoureux réveillaient les partenaires qui ne pouvaient plus feindre de dormir ; les petits métiers se levaient pour arpenter les rues aux premières heures de la journée. Et Matip, Matip le catéchiste, entonnait à haute voix un chœur religieux populaire dans l'espoir d'attirer vers lui quelques fidèles endormis. Aussitôt, les nombreuses nouvelles églises installées dans les environs prenaient le relais avec force chants et danses. Bientôt, la voix de Matip se noyait dans cette cacophonie sans nom, et il attendait en vain ses deux ou trois fidèles. Deux ou trois grands-mères qui cherchaient sur le tard à se conquérir une sainteté alors qu'on recrutait de plus en plus jeunes dans les nouvelles églises.

Le quartier s'était si bien habitué à son horloge que les chiens errants n'aboyaient plus à son passage. Tous, la queue basse, couraient lui lécher les mollets. Elle devait alors se frayer un passage en distribuant ici et là quelques vieux os qu'elle leur gardait. Les chats aussi miaulaient pour demander leur part. À eux, elle offrait quelques coups de pied habilement distribués. Les chats, tout le monde le sait, sont une des formes animales les plus prisées par les sorciers. Peut-être les sorciers les envoyaient-ils pour lui ôter sa part de chance de la journée ?

Si les voisins ne l'entendaient pas passer, cela ne voulait dire qu'une chose, elle était malade. Les jours de fête, elle ne savait pas ce que cela voulait dire, c'était plutôt les occasions qui lui permettaient de faire de belles affaires.

En dehors des proches voisins, très peu avaient vu la femme qui animait si quotidiennement leur matinée. Son visage était pour eux un mystère. Elle sortait très tôt et ne revenait chez elle qu'à la tombée de la nuit.

Consciente de l'attention dont elle faisait l'objet, Mamy Jacqua améliorait sa mélodie en imposant à sa voix des timbres recherchés, la chanson en était alors toute langoureuse, et les hommes pensaient : quelle brave femme ! Certaines matinées, la voix était triste et monotone, les voisins lisaient alors toute la tristesse de son âme.

En réalité, elle n'avait pas toujours chanté le matin. Elle avait commencé à chanter quand deux jeunes gens l'avaient agressée et dépossédée de toutes ses économies au bord de la route.

*Le monde des « byam sellam » est fait d'adversité. Voici, quelques pages plus loin, le sort qui est réservé à une nouvelle venue parmi les acheteuses : joute matinale en perspective... (NDLR).*

C'est ici qu'il fallait se faire respecter et qu'on savait qu'on était entré dans la cour des grands. À ses débuts, on lui arrachait systématiquement ses choix. Après plusieurs bagarres, elle avait su se faire respecter. Elle avait gagné ses lettres de noblesse grâce à la lutte traditionnelle apprise dans son enfance, mais surtout, à cause de cette détermination froide dictée par l'enjeu : nourrir sa famille, ou la laisser mourir de famine. Une nouvelle venue, une *hier-hier*, grimpa en même temps que Mamy Jacqua et se mit à faire ses choix. Les anciennes l'observaient, un sourire goguenard aux lèvres. Elle choisit une dizaine de régimes et s'évertua à les ranger au sol près du camion avant la discussion. Mamy Jacqua voulut l'avertir, mais se tut quand elle vit les regards pleins de menaces que lui lançaient les anciennes. La nouvelle venue remonta avec aisance et se remit à refaire le même tri. Lorsqu'elle redescendit, deux ou trois anciennes discutaient à grands éclats de rire à côté du propriétaire de la cargaison. La transaction aboutie les anciennes hélèrent des pousseurs qui se mirent à transporter les régimes de bananes douces. La nouvelle venue, dès qu'elle s'aperçut du manège, descendit aussi vite qu'elle le put et attrapa le pousseur.

- C'est ma banane ! C'est ma banane ! Tu l'emportes où ?
- C'est la dame-là, qui m'a dit de porter, dit le pousseur en désignant une dame qui riait aux éclats malgré l'heure matinale.
- Allons, tu vas me la montrer, ce sont mes choix !
- Madame, laissez ce garçon ! Intervint celle que le pousseur avait désignée. C'est moi qui l'ai envoyé. Vous avez un problème ?
- Oui, il porte ma banane, mes choix...
- Ah bon ! vous aviez déjà payé ?
- Allez vous faire rembourser !
- Mais Madame, ce sont mes choix, ce n'est pas normal, c'est du vol.

- Tu vois, je t'ai dit qu'elle est insolente. Elle ose t'appeler voleuse, dit une autre ancienne.
- Madame, je vous dois du respect, mais si vous m'insultez, je vous montre qui je suis dans ce marché, et tout de suite, ça ne tarde pas avec moi.
- Donc tu vas quand même la laisser s'en tirer à si bon compte, continua l'autre ancienne... une cargaison qu'on a commandée depuis Bamendjoun la semaine passée...
- Pousseur, ne laisse pas mes bananes moisir sous le froid, va les mettre dans mon comptoir !
- Jamais ! Il ne bouge pas d'ici, ce sont mes choix ! Il n'y a qu'une seule dame qui est montée sur ce camion avec moi, la voilà, fit-elle en désignant Mamy Jacqua. Mamy Jacqua par de multiples clins d'œil s'efforçait de lui dire de laisser tomber et de remonter choisir d'autres bananes, mais la nouvelle venue n'en avait cure.
- Madame, vous me dites de laisser, pourquoi ? Ne faites pas que ce problème devienne le nôtre. Vous êtes là, bouche bée, vous ne pouvez pas dire la vérité à cette folle qui a pris mes plantains ?

Elle ne vit point la gifle qui faillit l'étourdir.

- Je vais te montrer qui je suis dans ce marché ! Vous les nouvelles, là, si vous êtes des anciennes riches, quand vous arrivez ici, je ne sais pas pour qui vous vous prenez ! Tu vas me sentir !

Aussitôt, des badauds ameutèrent le marché entier à force de cris et de youyou.

Les deux femmes s'empoignèrent et l'ancienne souleva la nouvelle venue et la frappa avec violence sur l'asphalte, puis se mit à lui remplir la bouche des détritux ignominieux qui jonchaient le sol. Les badauds étaient aux anges. Il y avait de l'action.

- Tu m'appelles folle ! Tu vas rentrer chez toi nue, comme ça tu sauras que lorsqu'on arrive quelque part on se renseigne d'abord sur qui est qui ! Je vais te baptiser...

Elle se mit à déchirer les habits de la nouvelle venue qui n'offrait qu'une piètre résistance face à cette « ancienne » rompue aux joutes physiques du marché du Mfoundi. En signe de baptême, elle lui frottait l'eau boueuse et puante qui suintait des égouts environnants sur le visage.

**François NKÉMÉ**

# Un Burkinabé dans la brousse...

## Entretien avec Sayouba Traoré

Propos recueillis par Eloïse Brezault

### Eloïse Brezault :

*Sayouba Traoré, le public français vous connaît peu. Pourriez-vous vous présenter ?*

### Sayouba Traoré :

Je suis né à Ouahigouya, au Burkina Faso, à la frontière du Mali. À l'université de Ouagadougou, j'ai commencé des études supérieures d'histoire diplomatique, que j'ai poursuivies en France, à l'IRIC<sup>1</sup>. J'ai ensuite travaillé dans le journalisme. En 1984, au moment de la Révolution, j'ai eu des différends avec le nouveau gouvernement et je me suis retrouvé réfugié politique à Paris. Dans le même temps, je continuais d'écrire. En 1992, ma nouvelle « L'œuf » a été primée au concours RFI/ACCT. En 1993, j'ai publié un recueil de nouvelles, **Burkinabés, rumeurs et humeurs**, aux éditions Corps Puce. On a voulu ensuite me dissuader de continuer dans ce genre car ça ne se vendait pas et il fallait faire du roman. J'ai alors écrit pendant dix ans sans vraiment montrer mon travail... En 2003, j'ai participé au recueil **Les dernières nouvelles de la Françafrique**, qui a été un succès. Avec un autre recueil de nouvelles, **Un député va mourir**, on m'a qualifié d'écrivain subversif au Burkina. **Loïn de mon village, c'est la brousse** est finalement mon premier roman.

### Eloïse Brezault :

*Dans ce dernier roman, vous tracez un portrait de l'Afrique sur trois générations : la colonisation, avec Nobila, les indépendances et l'exil, avec Ouango, et enfin, l'immigration et l'inscription dans la culture française, avec Zama. Pourquoi ce choix d'une épopée familiale sur un siècle ?*

### Sayouba Traoré :

Je n'ai pas choisi... J'étais parti pour écrire une nouvelle. J'ai commencé par écrire la troisième partie, qui se passe en France, et je me suis vite rendu compte que c'était incomplet. Je l'ai

donc complétée par la première puis la deuxième partie. Toute cette histoire, je la portais en moi. En faisant partie du premier collectif des sans-papiers, j'ai vu que les Français ne savaient pas vraiment comment nous étions arrivés jusqu'ici. Or, la colonisation, avec les changements qu'elle a engendrés sur nos modes de vie et de pensée, a justement préparé l'immigration. En 1972, lorsque le président Pompidou est parti au Mali pour faire venir des travailleurs en France, on s'est rendu compte qu'il s'agissait d'êtres humains... Il a fallu prendre en compte leur vécu, car je dis toujours que le disque dur avait été gravé ailleurs : soit ces travailleurs se mariaient avec une Française et ils avaient des enfants ; soit ils faisaient venir leur femme et avaient des enfants sur place. Mais comme ils étaient venus pour une période de cinq ans ou de dix ans, ils devaient ensuite repartir chez eux ! D'où ils étaient partis, ils avaient laissé un vide, et où ils étaient arrivés, ils ont fait un trou... On peut donc se demander où est leur véritable « chez eux ». J'ai donc écrit ce livre pour expliquer aux Français l'histoire de mon pays, qu'ils ne connaissent pas.

### Eloïse Brezault :

*Quelles sont vos influences littéraires ?*

### Sayouba Traoré :

Sans contester Victor Hugo... À tel point que lorsque je relis un livre de Hugo, je dis que je le lis car je découvre toujours de nouvelles choses dans son écriture. J'aime aussi Zola.

### Eloïse Brezault :

*Vous êtes très attaché à la description de la vie au village, sans pour autant l'opposer à la ville. Quelle symbolique accordez-vous au village ?*

### Sayouba Traoré :

Pour moi, le village c'est l'utérus, le sanctuaire. Quand on retourne au village, on est chez nous et on est happé par les odeurs comme celles de

<sup>1</sup> Institut des Relations Internationales Contemporaines, fondé par P. Renouvin.

la terre. Et hors du village (que ce soit Paris ou New York), nous vivons dans la brousse... C'est du moins ce que disent les villageois !

**Eloïse Brezault :**

*Le village reste lié à la parole des anciens, qui transparait dans les pro- verbes que vous utilisez fréquemment. Kourouma disait que « quand la parole se perd, c'est grâce au proverbe qu'on la retrouve.<sup>2</sup> » Que signifient pour vous les proverbes ?*

**Sayouba Traoré :**

Pour moi, quand la parole atteint ses limites et qu'elle s'épuise, on retourne irrémédiablement au proverbe car c'est une parole fondatrice : vous y retrouvez, par exemple, tout ce qui concerne la nature, la chasse... Le prolongement des proverbes est à chercher dans les contes : dans les légendes fondatrices, par exemple, il ne s'agit pas d'une anecdote, mais d'un enseignement. Le proverbe est finalement un concentré de pensées.

**Eloïse Brezault :**

*Est-ce que votre écriture journalistique influence ou nourrit votre écriture romanesque ?*

**Sayouba Traoré :**

Non, ce n'est pas possible, car dans un récit journalistique il faut être très rigoureux, surtout dans mon pays où vous risquez souvent un procès. Vous êtes toujours sur la corde raide, même en disant des choses exactes. Alors que dans le roman on peut tout se permettre, même si on ne peut pas tout dire... Il y a, par exemple, dans les chants qui scandent les funéraires, des choses taboues, interdites et que l'on n'a pas le droit de raconter car elles relèvent du Bois Sacré, de l'initiation.

**Eloïse Brezault :**

*L'obsession de la frontière est récurrente dans votre roman avec la division physique du village, la création de la carte d'identité, l'arrivée de Ouango en Côte-d'Ivoire, puis en France... La frontière a-t-elle, selon vous, opéré un changement radical dans les mentalités des Africains ?*

**Sayouba Traoré :**

Pour un Africain, aller voir une administration et demander l'autorisation de traverser un pays, c'est quelque chose d'aberrant. Un de nos proverbes dit que la terre n'est pas une assiette, qu'elle appartient à tout le monde.

Or, avec l'impôt de capitation, pendant la colonisation on devait donner de l'argent à un étranger qui exigeait que l'on paie le droit de vivre sur la terre de nos ancêtres. Absurde...

**Eloïse Brezault :**

*L'arrivée en France n'est pas synonyme pour vous de conflits entre les générations, à la différence de Calixthe Beyala, Daniel Biyaoula ou Sami Tchak. Est-ce à dire que ces conflits entre générations n'existent pas ?*

**Sayouba Traoré :**

C'est surtout la deuxième génération qui connaît cette opposition, car la première génération est toujours fortement imprégnée de son pays. Pour moi, le conflit entre générations est secondaire. En effet, on oublie un personnage central ici, l'école de la République. Dans la journée, Zama passe son temps avec sa maîtresse, qui lui apprend des choses, et quand il rentre le soir, il discute avec ses parents. D'un côté, ces derniers ont des problèmes pour s'identifier ou se situer car ils sont dans un environnement étranger, et de l'autre côté, l'école de la République est loin d'être neutre, elle est chargée de former les esprits. Zama doit donc évoluer entre le mode de pensée de l'école, de sa mère ivoirienne, de son père burkinabé, de sa voisine belge et de ses copains... Arrive Brigitte... Le conflit de générations devient secondaire car il passe après d'autres problèmes plus urgents à régler.

**Eloïse Brezault :**

*Si l'intégration en France est compliquée, elle n'est pas impossible puisque Zama tombe amoureux d'une Française. Vous allez à contre-courant d'un dialogue impossible entre la culture française et africaine... êtes-vous optimiste ?*

**Sayouba Traoré :**

C'est un optimisme obligé. Pour quelles raisons est-ce que l'Autre ne pourrait pas s'intégrer à moi ? Si, d'un point de vue atavique et philosophique, le principe d'une carte de séjour est une violation intolérable de mon moi (il me faut un papier m'autorisant à vivre en France, alors que les Français peuvent venir chez moi quand ils veulent), je m'y plie malgré tout car je ne suis pas chez moi. Or, pourquoi les Français ne feraient-ils pas des efforts à ma place ? Leur civilisation agit comme une véritable ventouse, si bien qu'ils n'apprennent même pas ma langue ! Mais

---

2. Ahmadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 41.

viendra un jour où il faudra établir un dialogue. On a tenté l'assimilation pendant la colonisation, ça a été un échec retentissant car une civilisation ne peut pas en avaler une autre sans la détruire. Elle ne peut faire que des emprunts. Zama (qui veut dire l'univers, le peuple) constitue un petit monde en lui-même, une entité faite de plusieurs cultures (Côte-d'Ivoire, Burkina, France), et il se construit avec ces emprunts, tout en restant autonome.

**Eloïse Brezault :**

*Je voudrais revenir sur la place des femmes dans votre roman. Vous écrivez : « La première secousse fut la découverte de la notion de droit. L'idée de droit par rapport à un conjoint leur était totalement inconnue [...]. La nouvelle notion introduisait un aspect revendicatif qui faussait les relations. » (p. 275). Est-ce que finalement la femme a gagné en pouvoir en France ?*

**Sayouba Traoré :**

Non, à mon avis, la femme africaine a beaucoup perdu en autonomie en arrivant en France. Il y a deux types de sociétés en Afrique : la société matrilineaire, où la femme gouverne, et la société « semi-matrilineaire », qui a dû adopter des mœurs judéo-chrétiennes avec la colonisation, mais qui garde un fondement matrilineaire, pour tout ce qui touche au sexe (mariage, excision...).

Or, quand l'Africaine arrive en Europe, elle ne bénéficie pas de l'aide de la famille élargie et doit tout faire seule. Elle, qui avait l'habitude de régner sur toute une famille, se retrouve avec un seul sujet, son mari, et doit composer en termes de « nous », car le couple européen fonctionne comme cela et il faut qu'elle apprenne à abandonner son moi. Cela commence par le compte joint, où elle perd son autonomie. Elle apprend peu à peu que l'argent qu'elle gagne (quand elle a un travail) n'est plus seulement le sien mais qu'il est la propriété d'un « nous » qu'elle forme avec son époux et ses enfants.

**Eloïse Brezault :**

*Pourquoi ce changement de focalisation dans le livre III, avec ce passage du « il » au « je » ?*

**Sayouba Traoré :**

C'était un choix. En Afrique, il est très difficile de tenir un langage où l'individu est finalement plus important que le groupe, sous peine de s'isoler. En France, on peut se le permettre. Avec le changement de lieu, j'ai voulu retranscrire ce changement de mentalité : Zama,

en arrivant en France, peut dire « je » et on l'écouterait.

**Eloïse Brezault :**

*Pourquoi l'excision est-elle le seul point sur lequel la communication avec la famille et les voisins est rompue ?*

**Sayouba Traoré :**

La question de l'excision est une pierre d'achoppement parce qu'elle touche au tabou du sexe féminin. L'idéologie féministe occidentale – qui est la pensée que véhicule M<sup>me</sup> Charlet, la voisine – a toujours montré l'homme du doigt en lui faisant porter la responsabilité de l'acte. Or, en Afrique, les séances d'excision ont lieu entre femmes. J'ai voulu rétablir quelques vérités... Et comme tout fossé culturel, ce n'est pas par l'anathème que l'on pourra régler le problème de l'excision.

**Eloïse Brezault :**

*Les parents sont choqués par la relation de leur fils avec Brigitte et pensent que « l'ordre ancien qui balisait leur chemin avait volé en éclats » (p. 282). Que représente cet ordre ?*

**Sayouba Traoré :**

L'ordre ancien est celui du village : vous restez l'enfant de votre famille, où que vous soyez. Le lien qui vous unit à vos ancêtres est indéfectible. Or, avec l'arrivée des Blancs, l'univers s'est élargi et le village a du mal à garder ses principes... Et pour compliquer le tout, Brigitte appartient à la société dominante qui a toujours imposé son point de vue, ce qui rend le retour au village encore plus difficile, voire impossible pour Zama, car Brigitte aura toujours du mal à être acceptée, ce qui bouleverse l'ordre ancien, car pour les Africains en exil la question du retour au village est fondamentale.

**Eloïse Brezault :**

*Cet entretien paraîtra dans un numéro consacré aux « plumes émergentes ». Auriez-vous quelques conseils à donner à ces nouveaux auteurs ?*

**Sayouba Traoré :**

J'aurais un seul langage, tiré de ma propre expérience : « Tenez bon ! » L'ambiance bureaucratique qui règne chez certains éditeurs fait tout pour décourager. Mais ce sont les écrivains – non les éditeurs – qui savent écrire. Et il faut garder cela à l'esprit.

**Propos recueillis par Eloïse Brezault**

# Note de lecture

Sayouba TRAORÉ

## Loin de mon village, c'est la brousse

La Roque d'Anthéron,  
éditions Vents d'Ailleurs,  
2005, 416 p.

21 €

Dans cette saga en trois parties qui retrace plus d'un siècle d'histoire africaine, de la colonisation de l'ancienne Haute-Volta (actuellement Burkina Faso) à l'immigration en France, Sayouba Traoré nous raconte l'histoire de tout un peuple, à travers la destinée singulière d'une famille sur trois générations.

Le roman s'ouvre sur la vie paisible du village de Kougsalla, qui se prépare pour la saison sèche, lorsque arrive une troupe de l'infanterie coloniale. La vie des villageois commence alors à changer, d'abord imperceptiblement puis de plus en plus ostensiblement : apparaissent les impôts, les travaux forcés, les recrutements de jeunes filles pour la mission catholique... Le village se dépeuple peu à peu. C'est dans cette atmosphère électrique que Nobila, le petit-fils du chef, est envoyé grossir les contingents d'hommes qui construisent des routes dans tout le pays. Ce départ inopiné l'empêchera d'épouser sa promise, Wanda.

Les colons, trop imbus de leur supériorité d'hommes blancs, s'avèrent incapables de comprendre les Africains, et le fossé culturel s'accroît au moment du tracé des frontières qui déchire le village : une partie des villageois sera désormais burkinabé et l'autre malienne. Telle est la volonté du Français et rien ne la changera, malgré les paroles du patriarche du clan qui dénonce

cette situation inadmissible : *« Cette terre porte nos vies. Nous vivons par elle. Elle est ce que nos ancêtres nous ont légué. Elle est toute notre vie, et nos corps doivent se dissoudre dans cette terre et pas ailleurs. [...] Nous refusons de nous perdre nous-mêmes. Cette frontière nous coupe en deux comme elle ampute lâchement notre terre. Elle nous vole nos ancêtres. »* (p. 167).

Cet épisode marque une rupture importante : parce qu'elle ne leur permet pas d'honorer les morts convenablement, la colonisation transforme peu à peu les villageois jusqu'à les rendre étrangers à eux-mêmes. Si l'exil intérieur commence par cet écart culturel, il se poursuit plus tangiblement avec les personnages de Nobila et Wanda, qui font l'expérience de l'éloignement physique en vivant hors de Kougsalla. Suivra leur fils Ouango qui quitte la terre de ses ancêtres pour trouver du travail en Côte-d'Ivoire, avant de traverser les océans pour la France, pays de tous les rêves. Si Nobila et Wanda apprennent peu à peu à s'adapter aux « écarts » culturels engendrés par la colonisation, la situation de leur fils, Ouango, élevé à l'école des Pères Blancs, reste plus problématique. De retour à Kougsalla, il lui est impossible de s'intégrer à l'espace de la tradition, son statut d'homme lettré lui conférant aux yeux des villageois une aura particulière qui le situe en dessous des Blancs mais au-dessus des Africains eux-mêmes. Symbole de l'homme acculturé, tiraillé entre deux cultures qu'il ne parvient pas à concilier, Ouango est contraint à la seule solution de l'exil.

Expérience géographique qui fera éclater au grand jour des

frontières culturelles autrement plus difficiles à traverser : Ouango devra faire face à l'émancipation de sa femme (qui voudra travailler et prendre la pilule) et de son fils Zama, qui ramènera une Française dans le giron familial. Mais si ces épreuves s'avèrent compliquées, elles n'en demeurent pas moins possibles à surmonter, comme si finalement le contentieux colonial pouvait être dépassé.

Si on a parfois l'impression que Sayouba Traoré a voulu tout dire (de la colonisation à l'immigration, en passant par les indépendances, l'exil, et même l'excision, etc.), il n'en garde pas moins un regard plein d'espoir et d'humanité sur un monde qui ne s'effondre pas mais au contraire se transforme, au gré d'une écriture qui puise, avec simplicité, dans la parole traditionnelle des chants et des proverbes. Sa langue, qui refuse toutes sortes de clichés et qui rappelle par endroits la prose d'Achebe ou de Libar Fofana, ravive, avec un plaisir certain, la mémoire de tout un continent.

**Eloïse BREZAUULT**